



**HAL**  
open science

## Correspondance Francis Jammes - Robert Vallery-Radot (1909-1934)

Hervé Serry

► **To cite this version:**

Hervé Serry. Correspondance Francis Jammes - Robert Vallery-Radot (1909-1934). 1998, pp.116.  
halshs-00605205

**HAL Id: halshs-00605205**

**<https://shs.hal.science/halshs-00605205v1>**

Submitted on 30 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version de travail

**Le mouvement de « renaissance littéraire catholique » :  
entre espoirs et désillusions.**

André Gide pensait que « rien n'est plus capiteux que de découvrir ; rien sinon que de faire part de sa découverte ». Il se remémorait comment il avait présenté à Mallarmé la plaquette publiée par « un petit poète d'intérêt local », Francis Jammes<sup>1</sup>. Gide était fier de ne s'être trompé que rarement lorsqu'il décidait de présenter un écrivain dans les cercles littéraires. Francis Jammes, lui aussi, assumait ce rôle de découvreur. À sa manière, il fit remarquer le talent de jeunes poètes en quête de reconnaissance, mais surtout, et c'est ici tout l'art du poète d'Orthez, souvent, il les aida, directement ou par son œuvre, à se révéler à eux-mêmes. Que dit d'autre Alain-Fournier lorsqu'il confie à Jacques Rivière : « Moi, Jammes m'a autorisé à dire beaucoup de choses que je n'aurais pas osé dire...<sup>2</sup> » Dès 1907, la critique perçoit « l'influence profonde » de l'œuvre de Jammes, « visible aux pages que ses réminiscences ont suscitées chez les meilleurs des nouveaux écrivains<sup>3</sup> ». Nombreux sont ceux, qui comme François Mauriac, se sont écriés : « Cher Jammes, comme nous vous avons aimé quand nous avions vingt ans !<sup>4</sup> » : à n'en pas douter, Robert Vallery-Radot est de ceux-là. Il fut sensible à sa poésie très jeune : « J'avais quatorze ans ; c'était le temps des anciens étés d'avant la guerre ; le siècle n'avait pas un an » ; il découvre alors dans *Le Gaulois*, une recension illustrée d'extraits du *Deuil des primevères*, « dont la musique nouvelle me bouleversa. Aucun poète ne m'avait encore révélé comme celui-ci ce chant intérieur que tout homme porte en soi et qui s'accorde au mystère du monde selon qu'il est donné<sup>5</sup> ». Quelques années plus tard, début 1906, il entre en contact épistolaire avec Francis Jammes.

---

<sup>1</sup> André Gide, *Découvrons Henri Michaux*, Gallimard, 1943, p. 10 et 11. Sauf indication contraire le lieu d'édition est Paris.

<sup>2</sup> Cité par Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme*, José Corti, 1978, p. 76.

<sup>3</sup> Edmond Pilon, *Mercur de France*, 1er juillet 1907, p. 29.

<sup>4</sup> François Mauriac, in *Paroles perdues et retrouvées*, Grasset, 1986, p. 102.

<sup>5</sup> R. Vallery-Radot, « En mémoire de F. Jammes », *Etudes dominicaines*, janvier-février 1939, p. 19-20.

## Version de travail

Cette correspondance entre Francis Jammes et Robert Vallery-Radot ne nous est que partiellement parvenue. L'Association Francis Jammes conserve plus de soixante lettres adressées par Robert Vallery-Radot au poète d'Orthez contre six lettres de ce dernier qui nous ont été transmises par Jacques Vallery-Radot<sup>6</sup>. Cependant cet écart n'altère en rien l'intérêt de cette correspondance. Particulièrement riche dans les années 1910 et 1920, elle éclaire d'un jour nouveau l'influence qui fut celle de Jammes. Sa poésie, son fort tempérament, sa volonté de guider une jeunesse littéraire qui revient au catholicisme, seront déterminantes pour nombre d'écrivains à la recherche de leur chemin. Si cette amitié, par-delà son intérêt propre, est exemplaire des rapports entre maître et disciple dans le monde des lettres, elle a aussi le mérite de nous plonger au cœur de l'histoire mal connue de la « renaissance littéraire catholique » dont Francis Jammes fut, avec Paul Claudel, un des symboles. Et ceci sous un angle privilégié : les liens très forts qui se nouent entre le poète d'Orthez et Robert Vallery-Radot, entre une des figures tutélaires des milieux littéraires catholiques et un des promoteurs les plus ardents du « renouveau catholique » dans les milieux intellectuels du premier tiers du siècle, donnent à voir, au plus près des espoirs, des succès, puis des désillusions, ce que fut ce mouvement. Les travaux de Frédéric Gugelot nous ont révélé l'effervescence des milieux d'intellectuels convertis au catholicisme à cette époque<sup>7</sup>. La "renaissance littéraire catholique" avec ses revues, *Les Cahiers de l'Amitié de France*, *Les lettres* par exemple, ses lieux comme "La Semaine des écrivains catholiques", ses meneurs comme Vallery-Radot, mais aussi Jacques Maritain ou Gaëtan Bernoville, une production littéraire et critique abondante aujourd'hui oubliée à l'exception de quelques œuvres devenues classiques, constitue un pan quasiment inexploré de l'histoire intellectuelle. L'amitié du patriarche et de son disciple nous introduit dans ce vaste ensemble, d'un point de vue unique qui nous fait entrevoir toute la vitalité de ce mouvement.

Depuis le coup de force du Manifeste jammiste publié par le *Mercure de France* en 1897, puis avec son ouvrage *De l'Angélus de l'aube à l'angélus*

---

<sup>6</sup> Je remercie tout particulièrement Monsieur Jacques Vallery-Radot qui m'a ouvert les archives de son père, rendant ainsi possible mes recherches. Je lui sais gré de sa disponibilité et de son accueil chaleureux. Les entretiens qu'il m'a accordés m'ont permis de recueillir de précieuses informations.

<sup>7</sup> Frédéric Gugelot, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, CNRS Éditions, 1998, 533 p.

## Version de travail

*du soir*<sup>8</sup>, qui rompt avec la métrique régulière des vers du Parnasse, notre auteur a acquis une véritable place dans le paysage littéraire. Son œuvre suscite de nombreuses controverses à la croisée des polémiques autour du naturisme<sup>9</sup>. Sa personnalité suscite de nombreuses interrogations, ainsi Adolphe Retté se demande s'il n'est pas un « vieux petit Chinois exilé chez nous<sup>10</sup> ». Il est certain que la volonté de se tenir à distance, autant que possible, des cercles mondains parisiens n'a pas facilité sa carrière. Cependant, on peut aussi penser que cet éloignement volontaire du bouillonnement des milieux intellectuels de la capitale a ancré encore plus solidement une réputation d'originalité et d'indépendance qui a attiré de jeunes écrivains. Son écriture, en apparence exempte de toute influence, dont le non-conformisme a souvent été remarqué, attire. Son inspiration, qui fait de la simplicité une règle, est apparue, après les recherches savantes du symbolisme comme une véritable innovation. Le retour à la nature qu'opère Jammes constitue « la protestation la plus nette qui se puisse imaginer contre l'esthétisme des années 1890 et le culte des paradis artificiels<sup>11</sup>. »

Francis Jammes, on le sait, accompagné par Paul Claudel, revient à la foi de son enfance en juillet 1905<sup>12</sup>. Marié en 1907, il est une première fois père l'année suivante. S'ouvre une période de stabilité, de plénitude dans la vie du poète. C'est à ce moment, que son audience littéraire s'étend constamment, pour connaître son sommet autour de 1910. À cette époque, dans certains milieux intellectuels, s'esquisse le sentiment d'une « renaissance littéraire catholique ». Les conversions d'écrivains, la création de revues de littérature s'affirmant catholiques, la prise de conscience par des laïcs, mais aussi par des clercs, du rôle que peuvent jouer, dans la diffusion du message de l'Eglise, ceux qu'on n'appelle pas encore dans les milieux catholiques, les « intellectuels », en sont les signes<sup>13</sup>. Les bouleversements considérables provoqués par la Séparation de l'Eglise et de l'Etat et les retombées de la crise moderniste, forment un terreau fertile où prend racine l'idée d'une « renaissance catholique » dont le milieu littéraire

---

<sup>8</sup> Voir « *De l'Angélus de l'aube à l'angélus du soir. Cent ans après...* », *Bulletin de l'Association F. Jammes*, n°27, juin 1998, 120 p.

<sup>9</sup> Robert Mallet, *Francis Jammes. Le Jammisme*, Mercure de France, 1961, p. 219 sq.

<sup>10</sup> Cité par Robert Mallet, *Francis Jammes*, Seghers, 1950, p. 36.

<sup>11</sup> Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme*, op. cit., p. 74.

<sup>12</sup> Robert Mallet, *Francis Jammes. Sa vie, son œuvre*, Mercure de France, 1961, Livre IV, chapitre 1.

<sup>13</sup> Claude Langlois, « La naissance de l'intellectuel catholique », in Pierre Colin (dir.), *Intellectuels chrétiens et esprits des années 1920*, Cerf, 1997, p. 213-233.

## Version de travail

est un des sièges<sup>14</sup>. La laïcisation de la société entreprise par les tenants de la République motive le raidissement idéologique des milieux catholiques et favorise, dans certains cercles, la mobilisation au nom d'un catholicisme intégral<sup>15</sup>. Pour nombre de prétendants à la carrière d'écrivain défendre le catholicisme à la pointe de leurs œuvres est vécu comme une authentique croisade. L'institution ecclésiastique estime justement les enjeux apologétiques d'une conquête catholique des milieux intellectuels, qui passe notamment par une propagande active en direction des jeunes générations.

Dans cette conjoncture, on comprend l'importance, pour toute une génération de jeunes écrivains nés autour de 1890 de s'appuyer sur des aînés tels que Jammes et Claudel. Réuni autour de Robert Vallery-Radot, un petit groupe d'écrivains catholiques débutants, composé de François Mauriac, d'André Lafon et d'Eusèbe de Bremond d'Ars se tourne résolument vers le poète d'Orthez. Pour eux, il fut une étoile fixe, un repère, abondamment sollicité, orientant des débuts de carrière littéraire parfois incertains.

### Un télégramme providentiel

Robert Vallery-Radot est né le 31 juillet 1885 au Château des Alleux près d'Avallon dans l'Yonne. Sa famille est établie dans cette région depuis de nombreuses générations. Issu d'une bourgeoisie installée, Robert Vallery-Radot grandit dans un milieu cultivé. Il reçut une éducation profondément catholique transmise par sa mère, dont le directeur de conscience n'était autre que l'abbé Huvelin, qui avait ramené Charles de Foucault à la foi<sup>16</sup>. Son père, propriétaire, avait deux frères, dont le cadet, René, épouse la fille de Louis Pasteur<sup>17</sup>. Robert Vallery-Radot est donc le cousin germain de Pasteur Vallery-Radot. Sa famille était également liée aux écrivains Eugène Sue et Ernest Legouvé.

Pour accomplir ses études, il quitte la propriété familiale et s'installe chez sa grand-mère avenue de Wagram à Paris. Élève à l'externat jésuite

---

<sup>14</sup> Voir mon article, « Les écrivains catholiques dans les années vingt », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°124, septembre 1998, p. 80-87.

<sup>15</sup> Voir Denis Pelletier, *Les catholiques en France depuis 1815*, La Découverte, 1997, p. 58-61.

<sup>16</sup> L'abbé Henri Huvelin (1838-1910), normalien et agrégé, rencontra Pasteur rue d'Ulm et fut un moment le secrétaire de Victor Duruy avant de devenir vicaire de Saint Augustin à Paris. Les conférences qu'il prononça à cette époque influencèrent toute une élite. Malade à partir de la fin des années 1880, il se concentre alors sur la confession et la direction. Cf. Abbé Jacquemet (dir.), *Catholicisme. Hier, Aujourd'hui, Demain*, Letouzey et Ané, 1948, tome 5, col. 1114-1116.

<sup>17</sup> René Vallery-Radot, *Souvenirs littéraires*, Typographie Georges Chamero, 1877, p. 1-37.

## Version de travail

Saint Ignace, rue de Madrid, il passe ensuite une licence es lettres à la Sorbonne<sup>18</sup>. À cette époque, il s'initie à la poésie et écrit les poèmes qui constitueront son premier recueil, *Les Grains de Myrrhe*, publié en 1907.

La première lettre conservée de Robert Vallery-Radot à Jammes, datée du 4 janvier 1906, répond à un télégramme de Francis Jammes qui félicite le prétendant pour sa « Prière à Sainte Catherine de Siennes<sup>19</sup> », texte en prose, parue dans la revue *Les Essais* : « Il y a du génie dans votre prière. Francis Jammes ». Ces quelques mots ébranlent l'apprenti poète : « Je ne saurais crier l'émotion, l'allégresse qui m'étouffe d'avoir été compris de vous, mon maître (...) ». Il fera souvent le récit de cet épisode à ses enfants : « Imaginez ce que pouvait signifier pour un poète de vingt ans ce message d'un écrivain si vénéré parmi nous, jeunes chrétiens débutants dans les lettres !<sup>20</sup> »

De 1906 à 1910, le poète d'Orthez apporte un soutien tangible à son disciple. Pour Vallery-Radot, Jammes est un guide : « je suis persuadé que vous sauriez m'éclairer, me guider sur ma route où je bondis, fou d'inconnu, m'épuisant à trop sentir », plus loin « Voici mon âme » (5 février 1906) ; « votre lettre toute chargée de divin m'a fortifiée » (21 février 1906). Une incertitude profonde sourd des lettres de Vallery-Radot. Il est tiraillé par son désir d'embrasser une vocation religieuse. Fiancé en 1905 avec une cousine éloignée résidant comme lui à Avallon, il renonce en octobre 1909 au sacerdoce pour fonder une famille. Cette période de sa vie est secouée par des « crises nerveuses très pénibles », comme il l'écrit à Jammes en février 1906. « Je me cherche ; brûlé d'un amour ardent pour Dieu, je ne puis croire cependant comme Pascal que la religion catholique soit contre la nature et que la chair soit maudite puisque Dieu la créa. » Il avoue également ses penchants romantiques, avivés par la lecture de Lamartine, d'Hugo et de Musset. Jammes devine les difficultés qu'éprouve le jeune homme : « Vingt

---

<sup>18</sup> Cf. P. Irénée Vallery-Radot [Robert Vallery-Radot], « La muse qui est la grâce. Souvenirs d'un ami », *La Revue du Bas Poitou*, n°3, mai-juin 1959, p. 156-199.

<sup>19</sup> *Les Essais*, avril-septembre 1905, p. 256-260.

<sup>20</sup> Jacques Vallery-Radot en fit le récit dans une émission radiophonique qu'il nous a aimablement communiquée : « Si on comptait les moutons », France Inter, du 12 au 16 novembre 1985. Voir aussi l'article de François Vallery-Radot, « Un adversaire loyal de la Maçonnerie : Robert Vallery-Radot (1885-1970) », *Politica hermetica*, n°4, 1990, p. 126 et Marie-France James, *Esotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie aux XIXe et XXe siècles*, Nouvelles Éditions Latines, 1981, p. 255-258.

## Version de travail

ans, c'est, pour un poète comme vous, le plus douloureux des ages physiquement. » (7 février 1906).

Revenant dans les années 1960 sur sa jeunesse, Robert Vallery-Radot imputera son indécision d'alors à l'éducation dispensée dans les collèges religieux qui, selon lui, ne préparait pas suffisamment à une vie d'adulte responsable. Les élèves étaient isolés dans « un moralisme rigoureux » qui faisait du péché de chair le plus grave de tous. L'absence de formation liturgique et théologique adéquate confinait « le dogme (...) à une espèce de mythologie chrétienne. » Il se souvient : « pour ma part ce malaise m'était intolérable. Possédé par la passion presque exclusive des lettres, j'éprouvais le besoin de la discipliner par une foi plus éclairée, plus virile, et pour tout dire, plus sérieuse<sup>21</sup>. »

Francis Jammes est le premier médiateur de cette volonté. Présent à tous les carrefours importants, il est un patriarche aux conseils avisés, dont la présence s'étend aussi bien aux questions personnelles ou familiales qu'à la carrière littéraire. Même s'il marque parfois des pointes d'impatience et de mauvaise humeur, il fait montre d'une sensibilité d'autant plus aiguisée aux affres du jeune poète, qu'il a pu lui-même connaître des doutes de natures semblables.

D'autant qu'en 1906, au moment où débute cette amitié, Jammes s'exprime du haut de son autorité d'homme qui vient de retrouver le chemin de l'autel. Il oriente son disciple vers une « psychothérapie divine » que la lecture de son poème, *L'Eglise habillée de feuilles* renfermerait. Il lui déconseille de choisir Pascal comme « Directeur préparatoire » : le mépris de la raison, la coupure du monde préconisée par les adeptes de Port-Royal, l'austérité janséniste, un relativisme qui affermit le témoignage intérieur risquent de le conduire à des égarements. Pour Jammes, il faut faire confiance à la Providence : « La matière est indépendante, ne sert que de support à la vie. (...) Et cela est ainsi parce que l'Eglise le proclame, et parce qu'il n'y a pas à discuter avec l'Eglise, et parce que la raison d'être de l'Eglise est qu'elle ne discute pas. » (7 février 1906). Ainsi, Jammes a sans aucun doute pesé sur le choix de son jeune ami de se marier.

La mort de sa mère, l'année suivante, accroît son désarroi. Très lié avec elle, – il apparaît ailleurs que son père, mort en 1922, vivait coupé du reste

---

<sup>21</sup> R.P. Marie-Irénée Vallery-Radot [Robert Vallery-Radot], « Souvenirs d'une époque », in *Le Très Révérend Père Janvier (1860-1960)*, Couvent de l'Annonciation et de la Fraternité laïque des Hommes, s.l., [1960], p. 67.

## Version de travail

de sa famille dans son château de Marrault près d'Avallon (21 mai [1922]) – , il subit alors un choc particulièrement violent. Il consacra, à ce deuil, une partie majeure de son œuvre de poète. En témoigne l'interrogation de François Mauriac à propos d'une plaquette de vers de Vallery-Radot datant de cette période : « Mais comment analyser des poèmes écrits par un enfant, cependant que sa mère agonise ? On n'ose que redire la parole des Juifs quand Jésus pleure Lazare : “Voyez comme il l'aimait...” Il apparaît que chez le poète “la chair et le sang” ne furent pas seulement atteints par cette mort : sa mère l'avait enfanté une seconde fois à la vie de l'esprit, des liens spirituels les unissaient (...)»<sup>22</sup> ».

### Les premiers pas dans le monde littéraire

C'est l'abbé La Vallette Montbrun<sup>23</sup>, alors surveillant de l'externat jésuite Saint Ignace où étudie Vallery-Radot, qui en 1908 lui présente Eusèbe et Philippe de Bremond d'Ars, deux anciens élèves. À la suite de cette rencontre Robert Vallery-Radot rejoint l'équipe de *La Plume politique et littéraire*, revue royaliste et catholique fondée en 1906 autour de Guillaume, Philippe et Eusèbe de Bremond d'Ars<sup>24</sup>. Cette publication ne connaît son véritable envol qu'en 1908 lorsqu'elle est prise en charge par l'abbé La Valette Montbrun et diffusée par l'éditeur de l'Action française, La Nouvelle librairie nationale. La mort prématurée du cadet des Bremond d'Ars, Guillaume, fondateur de *La Plume*, ainsi que des dissensions internes, conduisent à une réorientation de la revue : sous l'impulsion de Robert Vallery-Radot ses colonnes s'ouvrent davantage à la littérature au détriment de la politique. Pour le jeune poète, il s'agissait de convaincre son ami Eusèbe de Bremond d'Ars d'insuffler un esprit nouveau : « Oui ou non voulons nous faire de *La Plume* un organe sérieux (...) Il ne s'agit pas “d'amuser”, il s'agit de reconstruire, de travailler. (...) ...ce n'est pas sur un

---

<sup>22</sup> F. Mauriac, « L'eau du puits », *Revue du temps présent*, n°1, 2 janvier 1910, p. 58-59.

<sup>23</sup> L'abbé de La Valette Montbrun, né en 1872, est ordonné prêtre en 1895. Après une thèse à la Sorbonne sur Maine de Biran et des études de théologie à Rome, il est nommé aumônier de l'hôpital Cochin. Il déployait une activité mondaine intense dont il tirait une influence certaine. Il meurt accidentellement en 1930. Voir Louis-Alphonse Maugendre, *La renaissance catholique au début du XXe siècle*, Beauchesne, tome 1, 1962, p. 154 et 183 et *La Société des « Amis de Pascal »*, son esprit et ses travaux, s.l., [1930], 19 p. Fonds Paul Bourget [PB 3943], Institut catholique de Paris.

<sup>24</sup> Voir L.-A. Maugendre, op.cit., tome 4, 1968, 257 p.

## Version de travail

air de danse qu'il faut redonner l'éternelle vérité, mais à genoux devant le crucifix<sup>25</sup> ».

Pour Vallery-Radot, l'heure n'est pas encore à l'engagement politique : les débuts de sa carrière d'écrivain se dessinent alors. Il suit avec attention l'actualité littéraire. Ainsi il entre en contact avec François Mauriac, après que celui-ci ait consacré dans *La Revue Montalembert*, un compte rendu à son deuxième recueil de poésie, *L'eau du puits*. Peu après, Mauriac est convié à déjeuner chez les Vallery-Radot en mars 1910 : « J'arrivai chez lui, fringant, la boutonnière fleurie d'un œillet, fis feu de quatre fers et conquis toute la maisonnée (...)»<sup>26</sup> ». Une amitié forte va lier les deux hommes. Vallery-Radot présentera Eusèbe de Bremond d'Ars, puis André Lafon<sup>27</sup>, à Mauriac.

À compter de la fin 1910 l'influence de ce quatuor groupé autour de Vallery-Radot se fera de plus en plus sensible dans les sommaires de *La Plume politique et littéraire*, notamment au travers d'articles qui affirment le renouvellement de la littérature catholique : le premier recueil de Mauriac, *Les Mains jointes* est célébré, ainsi que les poèmes de Noël Nouet et Dominique Combette : « l'amour de Dieu ressuscite aujourd'hui des courages qui n'étaient qu'endormis<sup>28</sup>. » En février 1911, Robert Vallery-Radot signe un texte programmatique intitulé « Une renaissance spirituelle ». Il s'agit du discours qu'il a prononcé à l'occasion de la remise du Prix de littérature spiritualiste, dont il est le secrétaire en 1910-1911, chez le poète Charles de Pomairols : « la fondation de ce prix n'est pas un simple événement professionnel, une variété parmi les multiples récompenses littéraires : elle est un signe ». Fuyant un « idéalisme nuageux et équivoque », ses amis et lui entendent s'appuyer sur les œuvres de Paul

---

<sup>25</sup> Lettre de R. Vallery-Radot à E. de Bremond d'Ars, 15 septembre 1909, cité par L.-A. Maugendre, op.cit, tome IV, p. 171.

<sup>26</sup> F. Mauriac, « La rencontre avec Barrès », in *Œuvres autobiographiques*, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1990, p. 187. Voir aussi la note 3 page 930.

<sup>27</sup> Bordelais comme Mauriac, André Lafon est né 1883. Surveillant au lycée de Bordeaux, puis à Sainte Croix de Neuilly, il publie un premier livre en 1908, *Poèmes provinciaux*, édité par la revue régionaliste *Le Belfroi*. Des liens forts unirent les deux hommes. Malade, il meurt en 1916. Mauriac lui consacre en 1924 un livre, *La Vie et la mort d'un poète* auquel Jammes donne une courte préface. De plus, l'ouvrage lui est ainsi dédié : « À notre maître et ami Francis Jammes qu'André Lafon a tant aimé ». Voir Jean Lacouture, *François Mauriac*, Seuil, 1980, tome 1, p. 151-158 et André Bourcheix, « André Lafon et François Mauriac », *Cahiers F. Mauriac*, n°4, 1976, p. 27-41.

<sup>28</sup> Gaston Picard, « Trois poètes d'expression chrétienne », *La Plume politique et littéraire*, n°8-9, août-septembre 1910, p. 393.

## Version de travail

Claudiel et de Francis Jammes. Dans le même numéro, Bremond d'Ars célèbre Jammes et sa « simplicité »<sup>29</sup>.

Au cours de cette année 1910 plusieurs changements déterminants interviennent dans la vie de Robert Vallery-Radot. Son mariage modère ses inquiétudes existentielles. Jammes, après la naissance du premier fils du couple, parle du bonheur de ce « nid construit tout près du ciel » (12 octobre 1910). Les débuts prometteurs de sa carrière littéraire se confirment. L'Académie française distingue son volume de poésie, *L'eau du puits*, auquel Jammes a consacré un article louangeur : « Parmi ceux qui, par l'acte de foi, donnent à Dieu leur acquiescement (nous parlons des poètes) Robert Vallery-Radot est bien l'enfant de chœur. Revêtu du surplis, à genoux et les bras croisés il se courbe jusqu'à toucher du front les marches de l'autel.<sup>30</sup> » Son premier roman, *Leur royaume*, publié par Plon, étend sa notoriété. On trouve son nom au sommaire de nombreuses revues comme les *Essais*, *l'Ermitage*, *La Plume politique et littéraire*, la *Revue du temps présent* ou encore *La Revue hebdomadaire* de son ami François Le Grix. La puissante Maison de la Bonne Presse des assomptionnistes lui ouvre les colonnes de ses publications, notamment du *Peuple français*. Les projets littéraires se multiplient : Plon annonce en 1910 la parution des *Pierres du foyer* et, en préparation, deux autres ouvrages. Sa réputation de catholique fervent et d'artiste mystique se forge. Jammes voit poindre pour son jeune disciple, la possibilité de « publier des œuvres de religion pure tant [son] âme aspire à Dieu » (12 octobre 1910). À l'occasion de la soirée annuelle de *La Revue des poètes* à la Sorbonne, des poèmes de Robert Vallery-Radot et de son ami François Mauriac sont récités à la Sorbonne. C'est un « véritable triomphe » pour le premier. Dans un amphithéâtre bondé, ses textes, servis par « la divine » Julia Bartet, étoile de la Comédie française, reçoivent « une véritable et inoubliable ovation frénétique<sup>31</sup>. » Enfin, parmi tous ces signes d'un renom grandissant signalons encore que parrainé par Henry Bordeaux et René Boylesve, il devient en mai 1912, adhérent de la Société des Gens de Lettres de France.

---

<sup>29</sup> *La Plume politique et littéraire*, n°2, février 1911, p. 91-93 et p. 105.

<sup>30</sup> F. Jammes, *L'Occident*, n° 97, décembre 1909, p. 252-256.

<sup>31</sup> F.R., *Revue du temps présent*, 2 juin 1910, p. 488 et Maurice Couallier, *Revue des poètes*, 10 juin 1910, p. 145.

### L'animateur de la « renaissance littéraire catholique »

Dans un hommage à Eusèbe de Bremond d'Ars, Vallery-Radot écrit, qu'en 1909, au cours d'une discussion avec son ami, ils constatèrent « la médiocrité de leur foi » : « au lieu d'appartenir à Dieu, c'était plutôt Dieu qui paraissait nous appartenir. À force d'exalter l'ordre dans les sociétés naturelles nous ne laissons plus aucune place au jeu de la Grâce. » À vingt ans, écrivain en formation, catholique qui s'interroge sur son rapport à sa croyance et au dogme, Vallery-Radot remarque que le « renouveau spirituel » qu'il perçoit dans la littérature de ce début de siècle ne passe pas par les « chrétiens d'habitudes », mais que « [Dieu] avait choisi uniquement des convertis ». Il cite Bloy, Huysmans, Claudel, Jammes, Maritain et Péguy. Ce constat fait écho à la quête que Vallery-Radot entreprend alors d'un savoir doctrinal plus sûr et d'une pratique religieuse sans faille.

Francis Jammes se trouve étroitement associé à ces recherches. En effet, début 1909, Paul Claudel et Francis Jammes, sollicités par de nombreux jeunes catholiques qui cherchent auprès d'eux un soutien, pensent qu'il est nécessaire de créer un lien formel entre intellectuels catholiques. Il s'agit de créer une Coopérative de prières, unissant dans la communion réciproque et quotidienne les hommes qui se rapprochent de Dieu. Cette action est orientée vers les jeunes en instance de conversion et souhaite apporter « des points d'appui et des moyens familiers d'instruction et d'encouragement. » Cette Coopérative, dont la direction est assumée par Claudel, Jammes, Georges Dumesnil, Gabriel Frizeau et Charles Henrion, recrute rapidement : en 1910, ils sont dix-sept, plus de cinquante en 1913. En 1925, prêtres et laïcs regroupés, ils seront cent trente-huit. Début 1910, un Bulletin, géré par Frizeau, est créé pour assurer une union plus étroite entre les membres<sup>32</sup>.

Robert Vallery-Radot, en quête de certitudes spirituelles, se rapproche de la Coopérative. Fin 1909 Jammes parle à Gabriel Frizeau de « cet admirable Vallery-Radot qui a bien voulu se joindre à nous<sup>33</sup>. » Ayant reçu le Bulletin de la Coopérative, il écrit à Jammes le 11 mai 1910, qu'il compte parler de « ces simples et ardentes notices » autour de lui. Il ajoute que Mauriac,

---

<sup>32</sup> Voir F. Gugelot, op.cit., p. 468 sq.

<sup>33</sup> Lettre du 2 décembre 1909, confirmée par celle du 8 décembre 1909, dans Gabriel Frizeau – Francis Jammes, *Correspondance (1897-1937)*, textes établis et annotés par Victor Martin-Schmets, Biarritz, Atlantica, 1997, p. 53 et 54.

## Version de travail

Lafon et Bremond d'Ars ne manqueront pas d'adhérer, ce qui sera effectivement le cas.

Tant semble grand son besoin de convictions, sa soif de direction, qu'au même moment, Vallery-Radot s'investit aussi dans la Fraternité du Saint sacrement que fonde, en juin 1910, le père Janvier. Ce tiers ordre dominicain est la possibilité « de donner à la vie laïque l'efficacité sanctificatrice de l'état religieux. » Cette quête de perfection, menée sans que le tertiaire ne quitte sa famille ou sa profession, s'accomplit par des réunions de prières et des retraites régulières<sup>34</sup>. Le père Janvier, « aussi intransigeant que monarchiste<sup>35</sup> », juge que « le tertiaire doit souhaiter être plus que le chrétien ordinaire<sup>36</sup>. » Prédicateur réputé de Notre-Dame de Paris de 1903 à 1924, théologien écouté, le père Janvier est un homme d'influence et d'autorité aussi bien dans l'épiscopat français que dans l'élite intellectuelle. Vallery-Radot lui a été présenté, autour de 1906, par son cousin Jean Lerolle<sup>37</sup>. La nature de leurs rapports reste à préciser dans ces détails, mais Vallery-Radot trouve auprès de ce prêtre une « rigueur » qui, avoue-t-il, lui fut « salutaire ». Au cours de réunions mensuelles, les membres de la Fraternité, « revêtus du scapulaire blanc de l'Ordre et les reins ceints d'une mince lanière de cuir », communient autour du père Janvier. Vallery-Radot, ainsi que Jean Lerolle, sont admis le 6 novembre 1910. Ils prendront l'habit le 8 janvier 1911, Vallery-Radot sous le nom de Jacques de Voragine<sup>38</sup>. La Fraternité connaît un succès réel ; elle compte plus de 110 membres en 1924. Une retraite annuelle à Kain en Belgique, au Scolasticat du Saulchoir, complète la formation des tertiaires : celle de 1912 fut pour le jeune poète « inoubliable<sup>39</sup> » ; André Lafon, également membre du tiers ordre dominicain y assiste, mais aussi François Mauriac (28 mai [1912]).

---

<sup>34</sup> R.P. Valentin-M. Breton, O.F.M., *Le tiers ordre franciscain*, Editions Franciscaines, 1934, p. 10 et 45. Sur l'adhésion aux tiers ordre des écrivains convertis voir F. Gugelot, op.cit., p. 346-354.

<sup>35</sup> André Laudouze, « Un théologien d'Action française. Le père Janvier », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, n°195, juillet-décembre 1989, p. 344. Et Pierre Cardin, « Le R.P. Marie-Albert Janvier (1860-1939). Un enfant de Saint-Méen-le-Grand », *Bulletin de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, t. XCVI, 1994, 96 p.

<sup>36</sup> Père Janvier (juin 1910) cité par F. Gugelot, op.cit., p. 352.

<sup>37</sup> Jean Lerolle (1873-1962), ami de Marc Sangnier, il fut un éminent représentant du catholicisme social. De 1904 à 1909 il est président de l'Association catholique de la jeunesse française.

<sup>38</sup> « Chronique de la fraternité du Saint Sacrement, 1910-1924 », IV. 16 Annonciation, cote R. 101. Archives de la Province dominicaine de France (Paris).

<sup>39</sup> R. Vallery-Radot, « Souvenirs d'une époque », art.cit, p. 69.

## Version de travail

On peut affirmer qu'à ce moment Vallery-Radot, mari et père de famille, soutenu depuis 1906 par Francis Jammes, formé doctrinalement par sa présence au sein de la Coopérative de Prières et à la Fraternité du Saint-Sacrement, envisage de manière plus sereine son rôle d'écrivain catholique. Le retour à une pratique religieuse stricte, la proximité avec une personnalité aussi forte que le père Janvier, explique certainement – pour une part tout au moins –, qu'il oriente son engagement d'écrivain vers une véritable croisade au service de l'Eglise.

Lorsqu'en 1911, Vallery-Radot entre à la direction de la revue littéraire catholique l'*Amitié de France* un nouveau pas est franchi par lui et ses amis, unis par la même référence à l'égard de l'auteur du *Deuil des primevères* et par la même volonté d'affirmer leur catholicisme. Cette détermination commune est renforcée par l'audience nouvelle d'André Lafon et de François Mauriac. Le premier publie *La Maison pauvre* qui obtient un bon accueil. Mauriac reçoit le 8 février 1910 une lettre de Maurice Barrès, qui ayant apprécié son premier recueil, lui affirme : « Monsieur, vous êtes un grand poète (...) ». Quelques semaines plus tard, l'académicien, dont l'influence est alors immense, consacre un article élogieux à Mauriac à la une de l'*Echo de Paris*<sup>40</sup>.

C'est Francis Jammes qui recommande Vallery-Radot à son ami Georges Dumesnil qui dirige l'*Amitié de France*, sous-titré « journal de philosophie, d'art et de politique », dont le premier numéro date de mars 1907<sup>41</sup>. Né en 1855, fils d'un aliéniste réputé, normalien et agrégé, Georges Dumesnil, avait été un collaborateur de Ferdinand Buisson, qui œuvra, au côté de Jules Ferry, au développement de l'école républicaine. Professeur de philosophie, il revient au catholicisme en 1896. Sa revue, l'*Amitié de France*, proche des thématiques régionalistes et corporatistes, se réclamant de Mistral et de Fustel de Coulanges, sensible aux arguments de l'Action française de Maurras, rassemble autour d'une défense du *spiritualisme* des écrivains convertis comme Emile Baumann et Joachim Gasquet, mais aussi Francis Jammes et Paul Claudel. Fin 1910, Vallery-Radot devient secrétaire de l'*Amitié de France*. Cette fonction le plonge dans de nouvelles responsabilités et étend son audience. Au même moment son frère Georges,

---

<sup>40</sup> Voir J. Lacouture, op.cit., tome 1, p. 117-144. Lacouture, dans cette passionnante biographie, minore quelque peu, nous semble-t-il, l'engagement de Mauriac au sein des milieux du « renouveau catholique ».

<sup>41</sup> Sur G. Dumesnil et l'*Amitié de France* voir L.-A. Maugendre, op.cit., tome 1, 413 p.

## Version de travail

afin de pallier l'absence d'Eusèbe de Bremond d'Ars parti en octobre 1910 effectuer son service militaire accepte le poste de gérant de *La Plume politique et littéraire*. Les deux revues amorcent ainsi un rapprochement.

L'*Amitié de France*, même si elle défend les idées et la littérature que prônent Vallery-Radot et ses amis, leur paraît rapidement trop étroite. Dumesnil est leur aîné de trente ans. Les sommaires de l'*Amitié* qui rassemblent ses maîtres en philosophie – Emile Pouvillon, Mabelle de Poncheville ou encore C.-C. Charaux –, soulèvent difficilement l'enthousiasme des jeunes poètes qui souhaitent s'imposer comme une avant-garde littéraire. Créer un organe propre, une revue dont les références et les buts se veulent novateurs est un moyen de s'imposer dans le champ littéraire. En s'associant à une revue qui existe déjà depuis plusieurs années, les prétendants groupés autour de Vallery-Radot risquent d'amoinrir l'efficacité de la « stratégie de groupe<sup>42</sup> » dont ils sont porteurs. En 1910, Mauriac écrit à Vallery-Radot : « Mais n'est ce pas à nous, Robert, de préparer le monde à une poésie nouvelle ? J'y ai beaucoup songé. Il est certain que de ce petit groupe une lumière doit sortir... et j'ai fait un rêve : autant il serait stupide et vain de fabriquer une revue "pour arriver", autant une revue me semble s'imposer quand elle n'est que le rayonnement d'un groupe d'amis réunis dans l'amour mutuel et dans celui de Dieu... Jammes sait que nous existons et il nous aime. Par lui, nous aurons Claudel. Ah ! Quel magnifique renouveau de poésie chrétienne et catholique se traduirait dans cette revue<sup>43</sup> ! »

Rapidement l'idée de s'éloigner de l'*Amitié de France* s'impose. En juin 1911, Paul Claudel affirme que « D[umesnil] est disposé à faire de l'*Amitié de France* une véritable revue. Esprit solide et renseigné, il me semble tout désigné pour faire un directeur idéal. Ce qui manque à toutes les revues purement littéraires, c'est qu'elles n'ont pas de doctrines, pas d'objet, pas de propos. D'autre part, les revues bien pensantes sont vieillottes et peu accueillantes aux jeunes<sup>44</sup>. » Quelques jours plus tard, Robert Vallery-Radot explique à Francis Jammes sa résolution de faire « de l'*Amitié de France* l'organe, l'âme même de l'art chrétien renaissant » (21 juin 1911).

---

<sup>42</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle époque et la Libération*, P.U.F., 1991, p. 27 et 122.

<sup>43</sup> Lettre de F. Mauriac à R. Vallery-Radot, [été 1910], in *Cahiers F. Mauriac*, n°12, 1985, p. 38-39.

<sup>44</sup> Paul Claudel à Gabriel Frizeau, 14 juin 1911, in P. Claudel, F. Jammes, G. Frizeau, *Correspondance 1897-1938*, Gallimard, 1952, p. 216. L'expression « véritable revue » qu'utilise Claudel en dit long sur l'image de la publication de Dumesnil.

## Version de travail

L'été 1911 est consacré à s'entendre avec Georges Dumesnil qui reçoit André Lafon et Mauriac dans sa résidence de Lassagne, afin de négocier les modalités d'une union. Dumesnil rend compte à Jammes de cette visite : « On a parlé de cette extension que nous voulons donner à l'Amitié de France sous la forme d'une revue plus fréquente et plus alerte qui comblerait les mois où l'Amitié de France ne paraît pas et qui serait un peu différente, plus "actuelle", sans en être séparée<sup>45</sup> ». De passage à Paris, Claudel participe aussi aux discussions. Vallery-Radot souhaite la création d'un mensuel appuyé à l'*Amitié de France* – « ayant une action parallèle mais séparée » –, alors que François Mauriac est partisan d'une période de « transition » qui verrait Dumesnil diriger une publication dévolue aux jeunes poètes catholiques, et paraissant en alternance avec l'*Amitié*. Selon Mauriac, l'assistance de Dumesnil serait précieuse. Il met en avant « le bénéfice inappréciable de sa direction, de son aide quotidienne, de ses conseils, de ses relations avec tous les maîtres que nous aimons<sup>46</sup> ». Si le premier titre retenu est *La Cathédrale*, la publication s'appellera *Les Cahiers de l'Amitié de France*, ce qui manifeste clairement la filiation avec la revue de Dumesnil. À plus long terme, l'auteur des *Mains jointes* admet qu'il faut envisager une revue mensuelle, mais certainement pas avant quelques années. Reste que pour Vallery-Radot, un lien trop étroit avec l'*Amitié* risque de les freiner dans leur action : « nous avons tout de suite vu, mes amis et moi, que nous effarouchions un peu Dumesnil par notre audace », écrit-il à Jammes, étroitement associé aux pourparlers (15 juillet 1911). L'indécision quant à la formule à adopter se maintiendra quelques semaines. À cette occasion, l'engagement total de Vallery-Radot dans ce combat pour défendre le catholicisme s'affirme encore. Le succès de la Coopérative de Prières, la possibilité d'accéder, aux côtés de l'*Amitié* à un large public, l'aide des aînés que sont Jammes et Claudel, contribuent à décupler encore l'engouement militant du jeune poète. Son exaltation est sans limite : il imagine que sa publication sera le premier temps d'un grand mouvement qui permettra « (...) sous les voûtes de Notre-Dame, la fête du travail chrétien groupé par corporation sous des bannières peintes par

---

<sup>45</sup> Lettre à Jammes, 5 août 1911. Archives de l'Association F. Jammes (Orthez).

<sup>46</sup> F. Mauriac à R. Vallery-Radot, *Cahiers F. Mauriac*, n°12, 1985, lettre du 23 août 1911, p. 57-58.

## Version de travail

Maurice Denys<sup>47</sup> ! » (Toussaint, 1911). Il écrit aussi à Mauriac : « Ah ! cette Amitié de France ! quels espoirs je fonde sur elle ! J'y cristallise tous mes projets vieux de dix ans ! Aidez-moi à réaliser tout cela ! (...) Je me redis le cri de ma mère : “Le ciel à tout prix !”<sup>48</sup> »

### *Les Cahiers de l'Amitié de France*

On imagine la joie de Vallery-Radot lorsqu'il reçoit le Chant extrait des *Géorgiques chrétiennes* que Jammes accepte de donner au premier numéro de sa revue (7 décembre 1912). Toutes les divergences avec Georges Dumesnil n'ont pas été résolues<sup>49</sup>. Vallery-Radot accepte de faire une dernière concession en retirant un article d'introduction prévu pour présenter la nouvelle publication, et, ainsi, en janvier 1912, Dumesnil ouvre par un préambule la première livraison des *Cahiers de l'Amitié de France*. Il rappelle longuement les principaux éléments du programme que l'*Amitié de France* défend depuis cinq années : la tradition catholique, la soumission à l'autorité ecclésiastique et la nécessité d'un « pouvoir chrétien » en France. La mention des *Cahiers* n'arrive qu'à la fin de son texte. Les choses sont simples : les orientations de l'*Amitié* seront défendues par les *Cahiers*. Ceux-ci doivent permettre « d'agir sur la vie sociale de plus près que nous faisons<sup>50</sup>. »

Le sommaire se compose, outre l'extrait des *Géorgiques chrétiennes*, d'inédits d'Ernest Hello, d'un texte d'Eusèbe de Bremond d'Ars à la gloire de Francis Jammes, soulignant l'importance du retour à la foi du poète d'Orthez, ainsi que la première livraison d'un texte signé Robert Vallery-

---

<sup>47</sup> Il s'agit, bien entendu, du peintre Maurice Denis (1870-1943) un des fondateurs du groupe Nabis. Avec Georges Desvallières, il crée en 1919 les Ateliers d'art sacré ou doctrine catholique et techniques picturales sont enseignés conjointement. Notons que Desvallières est le petit-fils de l'écrivain Ernest Legouvé : ainsi Vallery-Radot et lui sont apparentés.

<sup>48</sup> Lettre du 22 octobre 1911. Archives F. Mauriac, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris). Désormais noté : Doucet.

<sup>49</sup> En mars 1912, en réponse à une lettre de Jammes, Dumesnil dresse le portrait suivant de Vallery-Radot : « Il doit y avoir chez ce garçon des hérédités très difficiles qui le travaillent et font irruption tout à coup et au-dessus desquelles il a l'extrême mérite de se hausser. Une nature malaisée et prête à s'échapper est combattue par les idées les plus belles et la plus généreuse ardeur, avec un appétit très acquis, mais très conscient de discipline. (...) Nous avons “très bien” fait de le remettre au point, c'est le service que des vétérans comme nous lui doivent. (...) il y a en lui une violence pour le ciel qui est extraordinaire et devant laquelle j'avoue que je me sens un fort médiocre hère. » Lettre à F. Jammes, 23 mars 1912. Archives de l'Association F. Jammes (Orthez).

<sup>50</sup> *Cahiers de l'Amitié de France*, n°1, janvier 1912, p. 1-9.

## Version de travail

Radot repris plus tard dans un volume intitulé *L'Homme de désir*. Des chroniques, des comptes rendus et une « revues des revues » rendent compte de l'actualité intellectuelle catholique. Le numéro se clôt par une note qui annonce la fusion des *Cahiers de l'Amitié de France* avec la *Plume politique et littéraire*, « la vaillante revue traditionaliste où la plupart de nos collaborateurs écrivaient d'ailleurs régulièrement »<sup>51</sup>. Nous avons signalé, que même si Vallery-Radot restait dans une proximité idéologique avec l'Action française, il y avait une volonté de prendre des distances avec ce mouvement. « Nous ne pouvons plus piétiner sur les talons de l'A[ction].F[rançaise]. ; cela nous stériliserait. Ne vous semble-t-il pas qu'elle est bien vieille notre chère A.F., qu'elle date d'hier ? Encore un citron pressé ! oui ; comme tant d'autres. Seule reste éternellement jeune la Vie féconde dans le Christ incarné », écrit Vallery-Radot, en janvier 1911, à Bremond d'Ars<sup>52</sup>. Le souci de maintenir une certaine autonomie par rapport à la ligue nationaliste se discerne chez de nombreux écrivains participant au mouvement de « renaissance littéraire catholique ». L'instrumentalisation politique du catholicisme que Maurras opère, retarde, et parfois empêche, l'adhésion de certains catholiques à son mouvement<sup>53</sup>. En ces années d'avant-guerre où l'Action française ne s'est pas encore totalement imposée comme cela sera le cas en 1919, l'espoir d'un rassemblement autour d'un mouvement de lutte intégralement catholique est vif. Pour l'Action française les réunions de jeunes intellectuels catholiques autour de revues comme *La Plume politique et littéraire* constituaient des foyers de recrutement privilégiés. Selon Bremond d'Ars, lorsque Maurras apprendra que *La Plume...* s'allie avec les *Cahiers de l'Amitié de France* il était « furieux » et affirma « qu'on voyait bien que cette revue était dirigé par des poètes (! ! !)<sup>54</sup> ».

Le deuxième numéro des *Cahiers* s'ouvre sur l'article que Vallery-Radot avait accepté de retirer pour ménager Georges Dumesnil. « Nous réclamons et nous proclamons le catholicisme intégral, remontant et aspirant jusqu'à ses sources les plus secrètes. Pour nous la Foi est une vision de l'être qui en

---

<sup>51</sup> La Rédaction, « Avis », *Cahiers de l'Amitié de France*, n°1, janvier 1912, p. 68.

<sup>52</sup> Cité par L.-A. Maugendre, op.cit., tome 1, p. 174-175.

<sup>53</sup> Voir Jacques Prévotat in Gérard Cholvy et Yves Marie Hilaire, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, tome 2, Toulouse, Privat, 1986, p. 126-138.

<sup>54</sup> Récit de Vallery-Radot à Mauriac, lettre sans date, « Chantenay sur Loire », Doucet.

## Version de travail

exclut toute autre esthétique comme en morale et en sociologie<sup>55</sup> », ainsi Vallery-Radot définit-il ses buts. Le catholicisme n'est pas conçu simplement comme la base d'un ordre social et politique. Le discours de Vallery-Radot se singularise par le dessein de définir une esthétique proprement catholique, fondée sur un respect total de la doctrine catholique.

L'espoir d'imposer la littérature catholique est très fort au sein des *Cahiers de l'Amitié*. Dès le quatrième numéro l'équipe des *Cahiers* affirme que « Désormais nul n'ignore qu'il existe un lyrisme catholique et qu'autour de Claudel et de Jammes se presse toute une jeune génération ardemment unie dans le même amour du Christ et de l'Église<sup>56</sup>. » Mauriac partage cet enthousiasme : en juin 1911, il estime que « si nous savons nous organiser, d'ici deux ans nous constituerons le seul mouvement littéraire important de France » ; en mai 1914, il confie à Jammes qu'« il faudrait que d'ici un an nous atteignions à l'importance de la *N.R.F.*... »<sup>57</sup>.

Les *Cahiers de l'Amitié* sont le centre de nombreuses initiatives et il ne fait pas de doute que la publication suscite de l'intérêt. Pour son roman *L'élève Gilles*, André Lafon reçoit en 1912 le Grand Prix de littérature de l'Académie française dont il est le premier lauréat. Si cette attribution ne fait pas l'unanimité<sup>58</sup>, elle constitue une consécration qui rejaillit sur les *Cahiers de l'Amitié* dont Lafon est un des fondateurs. Julien Laurec, dans *La Semaine littéraire*, hebdomadaire de La Bonne presse, constate que la littérature spiritualiste suscite de nombreuses réactions de la part des « journaux boulevardiers ». « À les croire "l'école spiritualiste" prospérait si fort qu'il n'y aurait bientôt plus que pour elle de largesses à l'Académie et de succès en librairie. » Il ajoute qu'« on ne peut contester qu'il ne se soit produit dans notre littérature un renouveau catholique plein de promesses<sup>59</sup>. »

Robert Vallery-Radot souhaite étendre son action. Il constate, début 1913, dans un article bilan – « Vers un ordre intellectuel » –, que « l'œuvre de régénération » menée depuis un an par les *Cahiers* rencontre « de tous côtés, dans tous les ordres de connaissance des mouvements analogues ». Il

---

<sup>55</sup> La rédaction, « Précisions », *Cahiers de l'Amitié de France*, n°2, mars 1912, p. 71. Et Lettre à F. Jammes, mai 1912.

<sup>56</sup> *Les Cahiers de l'Amitié de France*, décembre 1912, n°8, "A nos abonnés", p. 506.

<sup>57</sup> Lettre à sa mère, 10 juin 1911, in F. Mauriac, *Nouvelles lettres d'une vie*, Grasset, 1989, p. 34. Et lettre à F. Jammes, 28 mai 1914, in F. Mauriac, *Lettres d'une vie*, Grasset, 1981, p. 67.

<sup>58</sup> Voir par exemple, Pierre Lasserre, *L'Action française*, 1<sup>er</sup> juin 1912, p. 3.

<sup>59</sup> Julien Laurec, *La Semaine littéraire*, 15 septembre 1912, p. 251.

mentionne des revues, comme *Le Bulletin des professeurs catholique*, ou des organisations comme les *Catholiques des Beaux-Arts*, mais aussi la Jeunesse catholique de Jean Lerolle et son organe *Vie nouvelle*. « Recatholiciser toutes les formes de la pensée et du rêve humain » c'est ce même but que poursuivent tous ces mouvements. Il projette de « fonder une société d'écrivains catholiques sous le patronage de Saint Augustin », sur le modèle de la Société de Saint-Jean qui travaille en direction des artistes<sup>60</sup>. Les statuts, rédigé par Bremond d'Ars, sont publiés dans la livraison des *Cahiers* de mars 1913. Cette Société de Saint Augustin se dote d'un comité directeur ayant à sa tête Georges Dumesnil, et comme secrétaire Vallery-Radot, assisté par Emile Baumann, Paul Claudel, Francis Jammes, Marcel Bourgeois, Bremond d'Ars, Lafon, Mauriac et Maurice Vaussard. Ils « se proposent de défendre la foi de l'Eglise dans un esprit de pleine obéissance, de combattre les dépravations de la sensibilité et de la pensée et de mettre leur zèle à convertir les âmes et les esprits à la vérité. » Une extension sur la base de comités régionaux est envisagée<sup>61</sup>.

En avril 1913, sous la signature de Maurice Vaussard, un article rend compte de la première réunion des Cercles d'études de la Société de Saint Augustin : c'est le directeur des *Cahiers* qui prononce la conférence inaugurale qui porte sur « la représentation du monde et de la vie que devrait avoir tout catholique<sup>62</sup>. » Deux semaines plus tard Eusèbe de Bremond d'Ars ouvrira la deuxième séance avec une allocution sur « la vie et les disciplines<sup>63</sup>. » Comme le remarque l'abbé Maugendre, Vallery-Radot, dans son impatience militante, fixe un calendrier bi-mensuel trop lourd : les réunions de la Société ne survivront pas à l'été 1913<sup>64</sup>. On peut aussi se demander si *Les Cahiers de l'Amitié* avaient l'audience pour mobiliser un public suffisamment vaste et motivé.

À cette question de l'étendue véritable du lectorat des *Cahiers de l'Amitié*, il n'est pas aisé de répondre. Si, comme nous venons de le montrer la reconnaissance au sein des milieux catholiques est réelle, il subsiste des

---

<sup>60</sup> Étaient présents : Jammes, Lafon, Vallery-Radot, Mauriac, Dumesnil et Bremond d'Ars. Voir F. Mauriac, « Dans un vieux domaine de Gascogne », *Les Cahiers de l'Amitié de France*, n°7, octobre 1912, p. 400-402. Et R. Vallery-Radot, *Les Cahiers*, n°1, janvier 1913, p. 1-6.

<sup>61</sup> *Les Cahiers*, n°2, mars 1913, 137-140.

<sup>62</sup> Texte repris *Les Cahiers*, n°5, mai 1914, p. 269-279 et dans son ouvrage *Le Réveil de l'esprit*, Perrin, 1917, 274 p. Cf. Deuxième livre, Chapitre V, « La Vision catholique ».

<sup>63</sup> *Les Cahiers*, « Bulletin de la Société de Saint Augustin », n°3, mai 1913, p. 208.

<sup>64</sup> L.-A. Maugendre, op.cit., tome 1, p. 216.

interrogations quant à l'ampleur de la réception publique de la revue. Les échanges entre Jammes, Vallery-Radot et François Mauriac, administrateur-gérant des *Cahiers de l'Amitié* livrent quelques éléments. Mauriac est conscient « qu'il faudra réaliser un effort *énorme* pour atteindre un chiffre raisonnable d'abonnés<sup>65</sup>. » Pour les premiers pas de la revue, celui-ci est estimé à 300 (Toussaint 1911). Une campagne de publicité est lancée par l'envoi de prospectus. Toute l'équipe se mobilise, mais le chiffre nécessaire n'est manifestement pas atteint au moment du lancement. À François Mauriac qui s'interroge, Vallery-Radot répond que le premier numéro occasionnera une vague d'abonnements suffisants<sup>66</sup>. À l'automne 1911, Mauriac pense que « Si nous avons 100 abonnés, c'est moi qui serai étonné ! » Les doutes ne le quittent pas, car malgré tous les efforts déployés en liaison avec l'éditeur Beauchesne, Mauriac suppose que les *Cahiers de l'Amitié* ne commenceront leur carrière qu'avec 50 abonnements. Les prévisions seront revues à la baisse<sup>67</sup>. Vallery-Radot recherche un capital de 20000 francs pour stabiliser le budget et, ainsi, faire face à des désabonnements qui inquiètent Mauriac<sup>68</sup>. Sans pouvoir conclure précisément à partir de ces quelques éléments, notons que le soutien en 1913 de *La Revue de la jeunesse*, et les mentions des *Cahiers* dans les publications de La Bonne Presse ont aidé, sans aucun doute, la jeune publication.

Les initiatives et les alliances impulsées par Vallery-Radot à partir des *Cahiers* témoignent aussi de l'audience du groupe. Au retour d'une retraite au Saulchoir, dont nous avons déjà parlé, Vallery-Radot annonce à Jammes que les dominicains de la *Revue de la jeunesse* souhaitent se rapprocher des *Cahiers de l'Amitié*. « Toutes les portes s'ouvrent, vous le voyez, pour la pénétration de l'art que nous aimons, véritablement catholique. » (28 mai 1912). Le dernier numéro de 1913 annonce en effet, après un hommage appuyé à Georges Dumesnil – dont la direction a permis d'éviter « bien des faux pas » –, que les *Cahiers de l'Amitié* ont maintenant la possibilité d'étendre leur action : ils augmentent leur périodicité et deviennent mensuels « sous le seul nom des *Cahiers* ». Vallery-Radot et ses amis s'émancipent de la tutelle de l'*Amitié* grâce au soutien des dominicains de la

---

<sup>65</sup> À R. Vallery-Radot, [été 1911], *Cahiers F. Mauriac*, art.cit., p. 56. Souligné par Mauriac.

<sup>66</sup> Lettre du 14 novembre [1911], Doucet.

<sup>67</sup> À R. Vallery-Radot, lettre de l'[automne 1911], *Cahiers F. Mauriac*, art.cit., p. 63 et 65.

<sup>68</sup> Lettre à F. Mauriac, 27 janvier [1913], Doucet.

## Version de travail

*Revue de la jeunesse* qui prennent en charge les articles de doctrines, permettant à l'équipe des *Cahiers* de concentrer son action sur la littérature. De plus, quelques mois plus tard, les dominicains ouvrent largement aux collaborateurs des *Cahiers de l'Amitié* les rubriques de leur revue et acceptent d'assumer les frais relatifs à l'impression et à la rémunération des rédacteurs<sup>69</sup>. *La Revue de la jeunesse*, à la tête de laquelle on trouve le père Barge secondé par le père Sertillanges, est, dès cette époque, une revue fort bien diffusée et dotée d'une emprise certaine. Dirigeant son apostolat vers les jeunes, elle est un des hauts lieux de l'élaboration du discours sur le « nouveau religieux », notamment par son enquête « Les signes d'une Renaissance catholique dans la jeunesse contemporaine », début 1912, qui se clôt par la publication de récits de convertis en octobre 1913<sup>70</sup>. La direction annonce l'accord avec les *Cahiers* en expliquant qu'ils « formeront une sorte de supplément à la *Revue de la jeunesse* ». Les *Cahiers* entendent « groupe[r] les talents les plus en vue de la jeune génération catholique », conclut le père Barge<sup>71</sup>.

La direction des *Cahiers* est pour Vallery-Radot une tribune de choix. Cette défense de l'Eglise dans laquelle il a investi ses talents d'organisateur, de conférencier et d'écrivain, a fait de lui une figure reconnue des milieux intellectuels catholiques de l'avant Première guerre. Cette position est confirmée par sa participation à l'ouvrage qu'Henri Massis et Gabriel de Tarde, signé sous le pseudonyme d'Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*. Cette enquête menée dans *L'Opinion* puis éditée en volume en 1913, présente aussi les témoignages de Jacques Maritain ou de Charles Henrion<sup>72</sup>. Elle se veut une démonstration du goût de cette génération pour l'action, de son rapprochement du catholicisme et des thématiques nationalistes. Cette même année, les organisateurs des Semaines sociales invitent Vallery-Radot à prononcer une conférence intitulée « La littérature et nos responsabilités ». C'est la première fois que la littérature est évoquée dans cette université itinérante, fondée en 1904 à l'initiative de laïcs, dont le but est la formation

---

<sup>69</sup> L.-A. Maugendre, op.cit., tome 1, p. 227.

<sup>70</sup> Claudel donne le premier récit de conversion (IX, n°1, p. 28-34). On trouve aussi Jammes dans le numéro suivant (IX, n°2, p. 92-93), Charles de Bordeu (IX, n°6, p. 305-312) et Dumesnil (IX, n°10, p. 543-554).

<sup>71</sup> *Revue de la Jeunesse*, IX, n°5, p. 277-279.

<sup>72</sup> Cf. la réédition présentée par Jean-Jacques Becker : Henri Massis, Gabriel de Tarde, *Les jeunes gens aujourd'hui*, Imprimerie Nationale, 1995, p. 209-212.

des militants catholiques. Vallery-Radot, dans le cadre des conférences profanes données en soirée, appelle les catholiques, tout particulièrement les « élites », à une mobilisation sans faille dans « tous les ordres de connaissance » afin d'obtenir « notre éclatante Revanche de l'Encyclopédie ». Il souligne que tout relâchement risque de voir « cette belle et généreuse renaissance de la pensée française sombr[er] dans le plus équivoque mysticisme (...) »<sup>73</sup>. Mauriac, au sujet de l'allocution de son ami parle d'un « triomphe », qu'il eu aimé, pour mieux profiter du talent de l'orateur, entendre « au milieu d'une moins grande foule ». Il ajoute « Mais, déjà, vous appartenez à beaucoup. Nul que moi n'a plus confiance en vous<sup>74</sup>. »

### La guerre

L'aventure des *Cahiers* poursuit son cours. La rédaction se structure : un comité est mis en place qui réunit les membres fondateurs et un ami d'enfance de Mauriac, Martial Piéchaud<sup>75</sup>. Maurice Vaussard prend en charge le secrétariat de rédaction. Des rubriques de chroniques étrangères, assurées notamment par Pierre Nothomb (Belgique), André de Bavier (Angleterre) ou Maurice Legendre (Espagne) augmentent le champ d'action de la revue. Gaston Baty, futur membre du Cartel avec Dullin, Jovet et Pitoëff, inaugure une rubrique théâtrale. Victor Bucaille, une rubrique historique. Mauriac, Charles Henrion, et André Lafon se chargent de l'essentiel des comptes-rendus littéraires. Émile Baumann, Paul Claudel et Francis Jammes donnent quelques textes. La coopération avec les dominicains se poursuit et les deux rédactions échangent leurs collaborateurs. Cependant, au-dessus de cette association en apparence paisible, des nuages menaçants se forment.

Vallery-Radot, au printemps 1914, devant l'actualité politique, affirme, que face à « la patrie ruinée et déshonorée par une démagogie immonde (...) se taire est une lâcheté ». Il confie donc à Jean Variot, ancien directeur de

---

<sup>73</sup> *Cours de doctrine et de pratiques sociales*, Semaine sociale de France, Paris/Lyon, Gabalda/Vitte, 1914, p. 337 et 349.

<sup>74</sup> F Mauriac à R. Vallery-Radot, 17 août 1913, *Nouvelles lettres d'une vie*, op.cit., p. 52.

<sup>75</sup> Martial Piéchaud (pseudonyme de Pierre Jean-Baptiste Martial Piéchaud) est né à Bordeaux en 1886. Mauriac et lui se connurent durant leur prime enfance. Il a notamment publié chez Grasset *le Retour dans la nuit* (1914) et *La Dernière auberge* (1921). Il décède en août 1957.

## Version de travail

*l'Indépendance*, une chronique mensuelle de politique générale<sup>76</sup>. Un premier article dénonce les « masses », « l'opinion publique », « la foule » abusées par un romantisme issu de la tradition révolutionnaire, savamment alimenté par les dirigeants de la Troisième République, qui acceptent l'affaiblissement de la France. S'appuyant sur Maurras et Barrès, il affirme qu'aucun sursaut n'est possible « tant que la Constitution actuelle sera debout. Il faut tuer la Bête. » La responsabilité de cette impréparation de la France, relativement à la puissance allemande, incombe à un certain nombre d'écrivains – Anatole France est visé, mais aussi Zola –, qui à partir d'une conception fautive de l'indépendance de la littérature, minent les principes d'autorité, de discipline et d'ordre<sup>77</sup>. La collaboration de Variot suscite de vives réactions à la direction de la *Revue de la jeunesse*. Différentes correspondances nous apprennent qu'il est contraint de quitter les *Cahiers*. Mauriac mentionne cette démission dans une lettre à Vallery-Radot de juin 1914<sup>78</sup>. Début juillet, Jammes livre à Mauriac que Variot, qui vient de lui écrire, est « vexé de ce que le Saulchoir (m'annonce-t-il) s'effraie à sa collaboration aux Cahiers ». Mais le poète d'Orthez admet « que puisque les Cahiers acceptent la Direction littéraire du Saulchoir, il est juste de s'en remettre, dans l'espèce, à cette direction. » Paul Claudel, farouche ennemi de Maurras, est-il pour quelque chose dans cette éviction ? Il le nie en tout cas dans une lettre à Francis Jammes : « Le Père Barge m'a parlé de Variot au Saulchoir en exprimant des craintes sur sa violence, sur sa passion politique (...). Mais je ne savais pas que le Père Barge prendrait une mesure de ce genre, ou même eût qualité pour le faire. Cette rupture est uniquement son œuvre (...)»<sup>79</sup>. L'opposition de la *Revue de la jeunesse* aux conceptions de Variot suffit-elle à expliquer cette crise ? Peut-on y voir l'expression de tensions aux seins de la revue dominicaine ? Ce qui est certain c'est que l'emprise du père Barge sur les *Cahiers* est forte. Une autre interprétation, qui n'exclut pas les précédentes, est de s'interroger sur la marge de liberté d'une revue composée de laïcs, face à une institution comme la *Revue de la*

<sup>76</sup> La Rédaction, [Note], n°2, février 1914, page 223, note 1. Jean Variot (1881-1962), écrivain et journaliste, débute à *La Guerre sociale* d'Edouard Berth. Proche de Georges Sorel et de Charles Péguy, il fonde début 1911 la revue socialiste-nationale *L'indépendance*. En 1913 il met en scène au Théâtre de l'œuvre, *L'Annonce faite à Marie* de Claudel. Durant l'entre-deux-guerres, il sera l'éditeur des œuvres de Maurras. Sur *l'Indépendance* voir Eugen Weber, *L'Action française*, Fayard, 1985, p. 94.

<sup>77</sup> « Notes sur l'optimisme en politique », *Les Cahiers*, n°3, 15 mars 1914, p. 223-241 ; n°5, 15 mai 1914, p. 300-311 ; n°6, 15 juin 1914, p. 373-381.

<sup>78</sup> F. Mauriac, *Lettres d'une vie*, op.cit, lettre de [juin 1914], p. 68-69.

<sup>79</sup> P. Claudel, F. Jammes, G. Frizeau, op.cit., lettre du 16 juillet 1914, p. 273.

## Version de travail

*jeunesse*. Ne peut-on pas voir dans le renvoi de Jean Variot un rappel à l'ordre des laïcs par des clercs ? Lorsque courant 1916, sur une suggestion de Bremond d'Ars, François Mauriac et Maurice Vaussard songent à la possibilité de publier à nouveau, de temps à autre, un numéro des *Cahiers*, dont l'équipe a été dispersée par la mobilisation, le père Sertillanges, directeur de la revue dominicaine, adresse à Vallery-Radot une longue lettre lui ordonnant de mettre définitivement fin aux *Cahiers*<sup>80</sup>.

Pendant la guerre, sous l'impulsion de Sertillanges, la *Revue des jeunes* se réorganise. Elle souhaite devenir, lit-on dans un article publié début 1917, l'organe « (...) principal du renouveau catholique dans la jeunesse contemporaine. Nous l'osons d'autant mieux tenter que nous avons recueilli nombre d'éléments appartenant aux différents organes antérieurs qui s'y essayèrent (...) les *Cahiers de la Quinzaine*, les *Cahiers*, le *Bulletin*, le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, l'*Amitié de France*<sup>81</sup>. » Ce texte ne dût pas ravir l'ancien rédacteur en chef des *Cahiers de l'Amitié*. La revue dominicaine s'autoproclame seule héritière des publications du « renouveau catholique » interrompues par la guerre.

L'ultime livraison des *Cahiers* date de juillet 1914. L'entrée en guerre va disloquer le groupe et interrompre la revue. Mauriac s'interroge dans une lettre à Vallery-Radot : « Et les *Cahiers* ? Mais est-il question encore de tout cela ? Ne pensez vous pas dans de pareils instants que nous sommes les enfants pacifiques d'un siècle trop dur<sup>82</sup> ? » Au lendemain du 3 août 1914, Vallery-Radot « bondit au bureau de recrutement pour [s]'engager ». Quelques jours après son vingt-neuvième anniversaire, ce père de trois enfants, non mobilisé pour des raisons médicales, obtiendra, après avoir travaillé quelques semaines pour la Croix Rouge, que son exemption soit levée. Il attend avec impatience d'être admis dans le service actif, « ensuite, j'irai où Dieu voudra, lui demandant de me placer là où je serais le plus utile à mon pays. » Il affirme « Comme [ces heures horribles] nous font vivre au plus brûlant de l'héroïsme<sup>83</sup> ! »

---

<sup>80</sup> L.-A. Maugendre, op.cit., tome 1, lettre de Bremond d'Ars à Vallery-Radot, août 1916, p. 360-361. Et p. 325 sq.

<sup>81</sup> La rédaction, « Nouvelle étape », *La Revue des jeunes*, XIV, n°1, janvier 1917, p. 1-4.

<sup>82</sup> F. Mauriac, *Lettres d'une vie*, op.cit, lettre du 16 août 1914, p. 69-79.

<sup>83</sup> Lettre à F. Mauriac, 15 août [1914], Doucet.

## Version de travail

Après plusieurs démarches il est admis à Saint-Maixent pour une période d'instruction. C'est comme aspirant qu'il part, en 1915, pour Vauquois, près de Varenne en Argonne dans la Meuse, lieu de combats particulièrement violents. « J'y suis allé parce que je l'ai voulu et que le Calvaire Quotidien vers la Mort et l'Epouvante doit être monté par tout chrétien qui se croit appelé à le gravir » (12 novembre 1914). Quelques jours avant de rejoindre les premières lignes, il écrit à Mauriac : « C'est une vie terrible, mais qu'elle est belle<sup>84</sup>. » Il sera nommé sous-lieutenant, puis lieutenant, lorsqu'on l'envoie combattre dans la Somme. Blessé à Bouchavesnes, il doit quitter le front, après avoir été distingué à deux reprises à l'ordre de la Division<sup>85</sup>. Durant sa convalescence à Paris, il écrit *L'homme de douleur* qui dresse le portrait d'un aspirant « Venant à la guerre avec les grandes idées qui soulevèrent alors cette génération de vingt-cinq ans, cette soif d'immolation pour le rachat du pays (...) »<sup>86</sup>. Vallery-Radot devient ensuite instructeur et enfin, en 1918, à sa demande, il est muté à l'Etat major de la Xe armée commandée par le Général Magin. De juillet à décembre, comme officier d'information, il suit Magin durant la campagne de l'Aisne, puis lorsqu'il entre dans Metz en novembre 1918. Dans son *Journal de Guerre*, Daniel Halévy, lui aussi de la Xe armée, dresse de Vallery-Radot un portrait d'une grande acuité : « catholique et réactionnaire, [qui] voit triste vingt-et-une dynasties qui tombent, et les Habsbourg et les Wittelsbach... Il y a huit jours encore, il rêvait (...) [d']une Allemagne du Sud séparée, toute catholique et monarchiste, et dominant le nord révolutionnaire... Chimères de parti à part, il voit gravement ce chaos de démocratie qui va être la manière d'une nouvelle Europe<sup>87</sup>. »

Vallery-Radot, dont l'œuvre sonnera toujours de l'« apocalypse » qu'il a connue dans les tranchées et qu'il concevait comme une rédemption, amorce, au lendemain de l'Armistice, une lente évolution qui le voit délaisser la littérature au profit de l'essayisme. Pour autant, il n'est pas question de parler de rupture dans son engagement : les conceptions qu'il développe après guerre, si elles doivent beaucoup à la conjoncture particulière qui voit la République sortir renforcée du conflit et un nombre croissant de catholiques accepter la démocratie, sont déjà à l'œuvre dans ses

---

<sup>84</sup> Lettre à F. Mauriac, 14 septembre [1915], Doucet.

<sup>85</sup> « Une nouvelle citation de Robert Vallery-Radot », *La Revue des jeunes*, XIII, n°11, 1916, p. 693.

<sup>86</sup> *L'homme de douleur*, Crès, 1918, p. 20.

<sup>87</sup> D. Halévy, *L'Europe brisée. Journal de guerre, 1914-1918* (texte établi et annoté par Sébastien Laurent), Editions de Fallois, 1998, p. 282

## Version de travail

articles antérieurs à 1914. Cependant, la Première guerre scelle en lui le refus d'une modernité qui lui apparaît comme un rempart à l'avènement d'une France monarchique et catholique.

Son ouvrage *Le Réveil de l'Esprit*, publié en 1917, est caractéristique de ce point de vue. Dédié à Georges Dumesnil, le fondateur de *l'Amitié de France*, décédé en août 1916, ce recueil d'articles fait le lien entre le combat mené aux *Cahiers* et les engagements qu'il soutient dans les années d'après-guerre. Il manifeste sa confiance dans la génération montante, qui, selon lui, a compris les dangers d'un régime fondé sur une Loi exprimée par la « Volonté populaire » que l'Etat peut utiliser pour « persécuter les consciences, ruiner les coutumes traditionnelles, instaurer la tyrannie la plus oppressive », et qui ne sert que « la pire anarchie morale et sociale sous l'oligarchie dégradante des financiers et des aventuriers ». Il exhorte à la reconstruction d'une société organisée sur ses « puissances vives », « la Famille, la Cité, la Patrie », loin des idéaux démocratiques. C'est en mobilisant des métaphores militaires qu'il encourage à une action organisée dans tous les secteurs professionnels afin que « (...) ceux d'entre nous qui reviendront des champs d'holocauste retrouvent une France assainie, puissante en ses familles unies, en ses métiers reconstitués, en son Etat hiérarchisé<sup>88</sup>. » Cette guerre, qui a vu la Matière se retourner contre l'Homme, est le signe de l'agonie des systèmes de pensée, panthéisme, rationalisme, humanitarisme, qu'avaient adopté les élites du XIXe siècle. Les thèmes de ses futurs essais sont présents dans ce premier recueil.

Lorsque Robert Vallery-Radot est définitivement démobilisé en janvier 1919 s'abat sur sa famille une « atroce épreuve ». Sa femme, très fortement ébranlée par ces quatre années de guerre et l'isolement qui fut le sien, « est atteinte d'une crise de neurasthénie si grave que je dois l'isoler de son milieu » (3 mars 1919). Il confie au poète d'Orthez le drame terrible qu'il vit alors : « (...) je n'ai fait que passer des mains de ma mère à celle de mon unique amour... ». Sa femme restera malade chroniquement jusqu'à son décès en 1940. Soignée dans différentes maisons de repos, dans les années vingt chez des religieuses, elle ne connaîtra que des périodes de rémissions momentanées.

---

<sup>88</sup> Ce texte a été écrit en décembre 1916. *Le Réveil de l'Esprit*, Perrin, 1917, p. 2-22.

## Version de travail

Profondément déstabilisé, en charge de ses cinq enfants, Vallery-Radot reprend progressivement sa plume. Au sortir de la guerre, on constate que sa position dans le champ littéraire s'est renforcée. Son *Anthologie de la poésie catholique* marque une date<sup>89</sup> ; son *Réveil de l'esprit* le consacre comme un des hommes incontournables des milieux traditionalistes catholiques de cette époque. *Les Etudes*, qui avaient apprécié l'*Anthologie* tressent un véritable éloge à « l'un des chefs les plus ardents et les plus perspicaces [du] renouveau spirituel<sup>90</sup>. » *La Revue des jeunes* parle de Vallery-Radot comme un « constructeur » qui met à jour le travail de « dissolution » accompli dans le monde moderne par la Réforme et aggravé par l'Encyclopédie et le kantisme. Pour les dominicains le mérite de Vallery-Radot est de ne pas dissocier « l'art et la vie », l'action et la pensée. Une note, qui mérite d'être citée, précise que : « L'homme de lettres serait le plus détestable représentant de l'humanité si la femme de lettres n'existait pas<sup>91</sup>. »

Quelques mois après sa démobilisation c'est vers un bénédictin, Dom Besse, grande figure de l'Abbaye Saint-Martin de Ligugé, qu'il se tourne. Certainement Vallery-Radot aurait-il souhaité pouvoir s'investir à nouveau dans une publication comme *La Revue des jeunes*. Il n'en sera qu'un collaborateur occasionnel. La nouvelle direction se méfiait-elle encore de ses anciens alliés ? Mauriac ressent « une sourde opposition » à son encontre au sein de la *Revue des jeunes*. Il regrette « la bonne chaleur des *Cahiers* : André, Eusèbe, ce seul cœur, cette seule vie<sup>92</sup> ! » De plus, il semble que Vallery-Radot aurait souhaité que *La Revue des jeunes* s'engage plus radicalement dans la défense du catholicisme sur les terrains politiques et sociaux, alors qu'elle affirme sa volonté de rassembler le plus largement possible autour d'une information religieuse tournée résolument vers l'apologétique et la doctrine<sup>93</sup>.

Au côté de Dom Besse, conforté dans sa vision élitare de la société par son expérience d'officier, Vallery-Radot va suivre une toute autre voie. Il entre à la rédaction d'un quotidien dont il avait été un collaborateur

---

<sup>89</sup> L'*Anthologie de la poésie catholique de Villon jusqu'à nos jours*, Crès, 1916, 356 p. Voir la lettre à Jammes du 6 février 1914.

<sup>90</sup> Louis de Brandes, 20 mars 1916, p. 799-809 et Joseph Huby, 20 septembre 1917, p. 739.

<sup>91</sup> René Salomé, XV, n°8, 1917, p. 460-466.

<sup>92</sup> F. Mauriac, *Lettres d'une vie*, op.cit, lettre à R. Vallery-Radot, début 1918, p. 97-98.

<sup>93</sup> Voir La Rédaction, « Nos amis », *Revue des jeunes*, n°1, XVI, 1918, p. 1-5.

## Version de travail

irrégulier en 1912, l'*Univers*. Dans les années précédant la guerre, la direction et le capital de l'*Univers* – ancienne tribune, au début des années 1840, du ténor du catholicisme intransigeant et autoritaire Louis Veuillot –, avaient été progressivement noyautés par des proches de Maurras, qui évincèrent ainsi les tenants d'une ligne libérale<sup>94</sup>. Sa reprise au début des années 1910 par Dom Besse en fait un vecteur du maurrassisme dans les milieux catholiques. Ce religieux très actif, né en 1861, fondateur de plusieurs publications, auteur de nombreux ouvrages, se rallie tôt à l'Action française. Pourfendeur des idéaux de la Révolution, adversaire du Ralliement, il appelle à la restauration de la monarchie en France<sup>95</sup>. Pour Vallery-Radot, qui avait perçu la guerre comme l'occasion pour les catholiques français de reconquérir un pouvoir politique et social, l'Union sacrée est une profonde déception. De plus l'action poursuivie par les catholiques sociaux lui apparaît comme une trahison des sacrifices consentis sur les champs de bataille.

Il semble par ailleurs, que désorienté par la maladie de sa femme, ayant à pourvoir à l'éducation de ses enfants, il souhaite pouvoir compter sur la stabilité matérielle d'un poste de secrétaire de rédaction dans un hebdomadaire qui entend se développer<sup>96</sup>. Mais l'aventure de l'*Univers* ne dure que quelques mois : taraudé par des dissensions internes, dans une recherche permanente de lecteurs et de capitaux, l'*Univers*, hebdomadaire au sortir de la guerre, devient mensuel, puis disparaît en 1920, l'année de la mort de Dom Besse. Les échanges avec Dom Besse ont rapproché Vallery-Radot de l'Action française qui dans ces années d'après-guerre apparaît pour beaucoup comme l'unique alternative au développement du socialisme républicain en France. Les échanges avec l'intransigeant bénédictin lèvent en lui certaines réticences qui le maintenaient encore à distance du nationalisme intégral. Dom Besse est aussi celui qui met en contact Robert Vallery-Radot avec Georges Bernanos.

---

<sup>94</sup> Eugen Weber, op. cit., p. 85. Et Abbé Delfour, « Comment l'*Univers* c'est vendu », *L'Univers*, 19 mars 1914, p. 1-2.

<sup>95</sup> Jacques Prévotat, op.cit., p. 131.

<sup>96</sup> Henri Ghéon écrit à Jammes « J'espère que tu lis dans l'*Univers*, les véhéments articles de Vallery-Radot. Faisons l'union des catholiques, pour le combat. Pour le sauver du bolchevisme athée, le monde ne compte plus que sur nous. » Ghéon adhère à l'Action française en 1918. Cf. F. Jammes, H. Ghéon, *Correspondance 1897-1938*, Biarritz, J&D éditions, 1988, lettre du 10 juin 1919, p. 119.

« Qu'aurais-je jeté en travers de cette joie obscène, sinon un saint ?<sup>97</sup> »

Bernanos, bouillant Camelot du Roi lors de ces années d'études à la Sorbonne, s'était vu en 1913 confier par l'Action française la direction du quotidien nationaliste de Rouen, *L'Avant garde de Normandie*. Engagé volontaire en 1914, il est affecté à un service de liaison. Durant la guerre, il se lie avec Dom Besse : « Enfin, j'ai trouvé un maître et un commandement... le terrible et calme moine m'est entré rudement dans le cœur, par effraction<sup>98</sup>. » En 1919, devant faire vivre sa famille, et face à l'engagement parlementaire au sein de la chambre « bleu horizon » de plusieurs membres de l'Action française, il s'éloigne de la ligue nationaliste et devient inspecteur d'assurances. C'est Dom Besse, qui ayant proposé à Bernanos de signer des articles dans l'*Univers* le présente à Vallery-Radot<sup>99</sup>. Celui-ci, qui croit immédiatement au talent de Bernanos, n'aura de cesse de l'encourager à écrire. La profonde amitié qui va les lier plonge ses racines dans la même incompréhension de l'après-guerre et dans la même nostalgie d'une monarchie idéelle, horizon mythique nourrit d'une semblable adhésion au catholicisme. Leur correspondance révèle aussi que Vallery-Radot, qui ne parvient pas à obtenir véritablement la reconnaissance proprement littéraire qu'il souhaite en publiant un grand roman, retrouve chez Bernanos, des difficultés similaires devant la création, mais une manière de les résoudre que lui n'atteint pas. Vallery-Radot accompagne, des premières lignes écrites en 1919 jusqu'à sa publication en 1926, le premier roman de son ami : *Sous le soleil de Satan*, l'histoire de l'abbé Donissan, ce saint que Bernanos souhaitait opposer à la « joie obscène » de l'après-guerre. À maintes reprises, Bernanos rendra hommage au soutien de son ami<sup>100</sup>.

---

<sup>97</sup> Georges Bernanos, *Essais et écrits de combat*, tome 1, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1971, p. 1040.

<sup>98</sup> Cité par Jean-Loup Bernanos, *Georges Bernanos à la merci des passants*, Plon, 1986, p. 155. Sur Bernanos voir les travaux de Joseph Jurt, notamment « Une parole prophétique dans le champ littéraire », *Europe*, n°789-790, janvier-février 1995, p. 75-87.

<sup>99</sup> Voir R. Vallery-Radot, « Souvenirs d'un ami », *Bulletin de la Société des amis de G. Bernanos*, n°1, décembre 1949, p. 9-11 et n°2-3, mars 1950, p. 25-30.

<sup>100</sup> G. Bernanos, [Présentation à Rouen de R. Vallery-Radot], *Essais et écrits de combat*, op.cit., p. 1094 et « R. Vallery-Radot. La réaction du sentiment catholique », p. 1033-1038.

## Version de travail

Vallery-Radot porte le manuscrit de *Sous le soleil de Satan* chez Plon. Au philosophe Jacques Maritain, qui dirige alors *Le Roseau d'Or*, une collection de l'éditeur catholique, il recommande vigoureusement ce texte, qui selon lui rappelle le « génie » de Léon Bloy. Il « (...) est d'une puissance de pénétration que je n'ai rencontrée nul part ; du Proust appliqué aux crises spirituelles », explique-t-il. Le livre est édité au printemps 1926. Lancé par un article de Léon Daudet dans *l'Action française*, il connaît un succès considérable.

Au moment où Bernanos lui remet son manuscrit, en mai 1925, Vallery-Radot travaille à un roman, *Marsyas écorché*, ou il présente « (...) lyriquement - l'invasion de la grâce dans une âme et dans le milieu le plus mondain et le plus moderne<sup>101</sup>. » Une première version est lu par Bernanos : « Il y a désormais une brèche dans le mur de votre prison. (...) Dans vos poèmes, comme dans vos essais, vous recherchiez d'instinct la forme littéraire la plus souple, la plus lâche. Mais un roman est impitoyable... C'est un rude examen de conscience, dont je ne savais pas si vous en étiez capable. Voilà le pas décisif. De toute ma foi, de toute mon amitié, seul peut-être contre tous, mais avec la certitude de voir juste, je vous dis : ne lâchez pas ce livre que vous ne l'ayez pleinement réalisé. Votre libération est là<sup>102</sup>. » Cette œuvre, à laquelle Vallery-Radot consacre de nombreux efforts jusqu'au début de 1930, ne sera jamais publiée. La radicalisation politique de Robert Vallery-Radot n'est pas étrangère à cet échec.

### **Grandeur et déclin du mouvement de « renaissance littéraire catholique »**

Au lendemain de l'armistice, le mouvement de « renaissance littéraire catholique » se développe et connaît de profondes transformations, que nous ne ferons qu'évoquer ici. Cette période apparaît pour de nombreux catholiques, dont Vallery-Radot, comme le moment d'imposer un ordre catholique à la société française. Une vive effervescence règne au sein des milieux intellectuels catholiques : projets de revues, de cercles, de confédérations, de syndicats, naissent ou renaissent. Les alliances se font et se défont au même rythme. Si peu de ces initiatives voient le jour, on assiste

---

<sup>101</sup> Lettre à de R. Vallery-Radot à Jacques Maritain, 17 juin 1925. Archives du Cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain (Kolbsheim).

<sup>102</sup> Cité par Jean Bothorel, *Bernanos le mal pensant*, Grasset, 1998, p. 131.

## Version de travail

néanmoins à une recomposition sensible de ces milieux. Plusieurs facteurs favorisent ce phénomène. L'Union sacrée qui s'est imposée aux intellectuels durant la guerre, leur soumission au pouvoir politique relance vivement les débats sur le rôle des intellectuels<sup>103</sup>. La victoire laisse les intellectuels conservateurs français face à de nombreuses questions, dont les moindres ne sont pas la montée en puissance des « forces » de gauche, les conditions de Paix et l'avenir de l'Europe. Une réponse s'impose. Pour les acteurs du mouvement de « renaissance catholique », il s'agit de définir les conditions d'action des élites catholiques. Le réinvestissement des milieux intellectuels apparaît comme un moyen de reprendre les affaires de la Cité en main. D'autant que, pour certains catholiques, le danger vient aussi de l'influence de l'Action française alors à son apogée. Une division s'instaure entre les catholiques sur les possibilités d'adhérer aux idées de l'Action française. Le nationalisme envahissant de Maurras, son « politique d'abord » et son positivisme repoussent, autant que sa défense de la Civilisation française attire.

L'initiative la plus importante de la « renaissance littéraire catholique » s'organise en 1921 autour de la revue *Les Lettres* de Gaëtan Bernoville. Fondée en 1913, puis interrompue par la guerre, cette publication ne prend son véritable départ qu'en mars 1919. Le programme d'avant-guerre ne connaît alors qu'une seule modification : le patriotisme ambiant impose l'intérêt national comme ligne directrice, parallèlement à la défense du catholicisme et de la culture classique. L'article manifeste s'intitule « Les Lettres oui, mais d'abord la France<sup>104</sup> ! » Son auteur, le jésuite Paul Jury, qui signe Philippe Rambaud, revendique l'union des catholiques au-delà des clivages politiques. Il entend se tenir éloigné de l'Action française de Maurras : « qu'on n'applique pas à la Foi un ordre qui risque trop de n'encadrer que du vide ». *Les Lettres* se veulent aussi une réponse aux *Cahiers* : « catholicisme de petits garçons bien sages et bien élevés<sup>105</sup>. »

En 1919, comme nous l'avons vu les *Cahiers* ne peuvent reparaître. Vallery-Radot investi dans l'*Univers* est contacté par Gaëtan Bernoville pour associer les deux publications. Mais l'alliance se heurte à des

---

<sup>103</sup> Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les Intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, La Découverte, 1996, p. 281.

<sup>104</sup> *Les Lettres*, mars 1919, p. 1-19.

<sup>105</sup> P. Rambaud [Paul Jury], « Variations sur les idées claires », *Les Lettres*, novembre 1913, p. 15-17.

## Version de travail

divergences trop fortes. Converti en 1913, Henri Massis, un proche de Vallery-Radot, contacte aussi Bernoville : il souhaite fonder, mettant ainsi en pratique la stratégie de l'Action française dont il s'est rapproché, une revue catholique solide. C'est un des signes de la volonté des maurrassiens de s'attacher largement les milieux catholiques. Cette alliance n'ira pas à son terme et Massis fonde finalement *La Revue universelle* dont le premier numéro paraît en avril 1920. Du côté des organisations, la Corporation des publicistes chrétiens, alors présidée par René Bazin, reprend des couleurs. L'initiative de Massis et de François Hepp, d'une enquête sur « Les Intellectuels catholiques devant le syndicalisme intellectuel », est accueillie en mai 1920 par *La Revue des jeunes*. Elle entend déterminer un programme visant à lutter contre « la condition inférieure » où sont confinés les intellectuels dans un monde dominé par le matérialisme. Ses rédacteurs préconisent une union des intellectuels catholiques pour assurer la primauté des « prérogatives naturelles de l'intelligence et de la raison<sup>106</sup>. » Ce sont donc des éléments proches de l'Action Française, qui, en écho au manifeste « Pour un parti de l'Intelligence » publié par Massis en octobre 1919 dans le *Figaro*<sup>107</sup>, tentent de créer les instances d'un syndicalisme intellectuel catholique. Enfin, face à ces initiatives, Paul Jury et Gaëtan Bernoville réfléchissent à la création d'une « Semaine des écrivains catholiques », lieu de débat et de décision qui rassemblerait toutes les composantes politiques du catholicisme français. C'est finalement ce dernier projet qui voit le jour.

Grossièrement, et pour les besoins de l'analyse, on peut dégager trois pôles autour desquels se recomposent le champ des revues intellectuelles catholiques après la guerre. D'une part, les revues contrôlées, directement ou pas, par des clercs, ou bien qui revendiquent le contrôle de la hiérarchie ecclésiastique, par exemple *La Revue des jeunes*, *Les Cahiers catholiques* édités par Spès ou encore le *Bulletin des écrivains catholiques*. Une revue comme *Les Lettres* dirigées par des laïcs qui entendent maintenir une double indépendance vis-à-vis de la hiérarchie et de l'Action française. Enfin, le modèle que constitue *La Revue universelle*, et ses satellites, comme *La Revue française*, dévoués aux conceptions de Maurras. Il faudrait ajouter une autre voie incarnée par *La nouvelle journée*, fondée en 1914 par Paul

---

<sup>106</sup> Henri Massis et François Hepp, *La Revue des jeunes*, XXIV, n°10, 25 mai 1920, p. 407-408.

<sup>107</sup> Il répond aux premiers appels aux intellectuels émanant de la gauche. Nicole Racine, « Bataille autour d'intellectuel(s) dans les manifestes et contre-manifestes. De 1918 à 1939 », in Danielle Bonnaud-Lamotte, Jean-Luc Rispail (dir.), *Intellectuel(s) des années trente entre le rêve et l'action*, 1989, C.N.R.S. Éditions, 1989, p. 223-238.

## Version de travail

Archambault, un proche du philosophe Maurice Blondel qui cristallise un courant d'opposant à l'Action française. Mais si nous le distinguons, c'est qu'il nous semble qu'au sein des milieux littéraires, Archambault et ses amis n'ont qu'une influence indirecte et plus tardive, même si l'action d'un Maurice Brillant, par exemple, n'est pas négligeable. Par ailleurs, il faut avoir à l'esprit que la vague littéraire catholique gagne aussi *La Nouvelle revue française* par certains de ses collaborateurs comme Henri Ghéon et Jacques Rivière. La revue d'André Gide qui s'impose alors dans les milieux littéraires publie Paul Claudel et Francis Jammes, et bientôt, en 1922, François Mauriac.

Robert Vallery-Radot semble alors s'éloigner de son maître Francis Jammes. Que le lien nous paraisse alors distendu n'est que l'effet de la conjoncture. Pour Vallery-Radot il s'agit, comme nous l'avons vu, d'une période difficile, accentuée par l'insuccès de *l'Univers* qui l'écarte sensiblement du type des positions de pouvoir auxquelles il avait accédé avec *Les Cahiers*. Jammes éprouve lui aussi des difficultés pour diffuser sa poésie. En fait, c'est surtout l'enthousiasme de Vallery-Radot que l'on ne retrouve plus dans les lettres qu'il écrit à Jammes. Il multiplie cependant les collaborations, conférences et projets d'ouvrages, ce qui nous montre qu'il reste un des écrivains incontournables de la « renaissance catholique ». On le retrouve ainsi au Comité fondateur de la Semaine des écrivains catholiques.

### La Semaine des écrivains catholiques

L'idée de la Semaine des écrivains catholiques revient au jésuite Albert Bessières, dont un des plus proches collaborateurs n'est autre que Paul Jury, co-fondateur des *Lettres*. Homme de pouvoir, dont les initiatives ne furent pas toujours goûtées de la hiérarchie, il est le directeur depuis 1916 d'un bulletin – *Hostia* – dont le but, à l'instar de *La Revue des jeunes* des dominicains, est la formation doctrinale et l'organisation de la jeunesse française. Le père Bessières souhaitait réunir autour de cette revue remaniée une équipe d'écrivains catholiques comme Vallery-Radot, Massis ou

## Version de travail

Maritain<sup>108</sup>. Mais n'y parvenant pas, début 1919, il se rapproche des *Lettres*. Pour lui, l'union entre catholiques est indispensable. Il faut s'inspirer des expériences vécues dans les tranchées. « Pour que la France vive, il est d'une importance capitale que les ouvriers catholiques de la pensée et des lettres soient, en France, une force ordonnée (...) ». Le caractère difficile et ambigu des relations de « la *politique* et du *catholicisme* » ne constitue pas une raison suffisante pour ne pas passer à l'action<sup>109</sup>.

La mise en place effective de la première « Semaine » est rapide. En janvier 1920, Gaëtan Bernoville forme un « Comité d'organisation », qui après de longues négociations visant à concilier les opinions des différents membres<sup>110</sup>, détermine les questions traitées lors des conférences de la première session qui se déroule en mai 1921. La « Semaine » se tiendra annuellement de 1921 à 1929, à l'exception de 1927. Francis Jammes est l'invité d'honneur de la session de 1922, qui du 12 au 18 juin se réunit autour du thème suivant : « Le Laïcisme, l'écrivain catholique devant la conception laïque de l'art et de la cité ». Vallery-Radot est le rapporteur de la discussion présidée par Emile Baumann et consacrée au « Laïcisme en littérature : la poésie, le roman ». Il apporte, selon un compte rendu, « une précieuse contribution à la féconde querelle de l'humanisme, et [rend] à P. Claudel et à Ch. Péguy l'hommage que méritent ces deux maîtres de la pensée et de l'art catholique contemporains<sup>111</sup>. » Le dimanche 18 juin 1922 dans le grand amphithéâtre du Collège Stanislas, Francis Jammes prononce un discours lors de la dernière séance de la « Semaine ». Le poète, sous les yeux du Cardinal Dubois et de plusieurs académiciens, mobilise sans difficulté l'attention d'une foule nombreuse. Un observateur explique que son discours « plein de fraîcheur et de saillies comme une cascade pyrénéenne » a pour effet de « prémuni[r] les écrivains catholiques contre la triple hérésie de l'action terre à terre, de la méchante correction fraternelle,

---

<sup>108</sup> Sur Bessières : Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy (1<sup>er</sup> édition 1929), 1993, p. 91-93.

<sup>109</sup> Cf R.P. Bessières, [sans titre], *Les Lettres*, n°2, 1<sup>er</sup> février 1919, p. 150 et 155.

<sup>110</sup> Sont membres du « Comité d'organisation » : Paul Archambault, le père Barge, Albert Bessières, Maurice Brillant, Victor Bucaille, l'abbé Jean Calvet, Henri Ghéon, René Johannet, Jacques Maritain, Henri Massis, Charles Pichon, Antoine Redier, René Salomé et Vallery-Radot. Un « Comité d'honneur » est présidé par l'archevêque de Paris, le Cardinal Dubois. Il compte dix académiciens dont Mgr Baudrillart.

<sup>111</sup> G. Bernoville, « Rapport général », *Les Lettres*, juillet 1922, p. 18.

## Version de travail

de l'opportunisme, qui est l'art d'accommoder ses convictions à ses intérêts ». Avant de recevoir une longue ovation, le poète conclut ainsi : « Ah messieurs, même dans la douleur, si elle est vivifiée, vous trouverez la forme qui convient à l'écrivain catholique devant la conception de l'art et de la cité. Cette forme, une fille de l'Eglise comme la France et comme Jeanne d'Arc : La Joie<sup>112</sup> ! » Francis Jammes ne participera plus à la Semaine. Il accepte cependant en mai 1929, de faire partie du Comité d'honneur de cette manifestation qui se tient cette année-là pour la dernière fois<sup>113</sup>.

### Du désenchantement à la radicalisation politique

À cette époque, Robert Vallery-Radot s'éloigne progressivement des milieux littéraires parisiens. À la mort de son père en 1922, il décide de s'installer à Avallon, dans son village natal. Il demeure un écrivain qui compte, mais il se désengage sensiblement des structures de défense de la littérature catholique. N'étant pas parvenu, au sortir de la guerre, à reprendre les projets envisagés autour des *Cahiers*, rapidement déçu par la Semaine des écrivains catholiques qui ne répond pas à ses attentes, persuadé que nombre de catholiques se laissent gagner par le libéralisme, il se tourne vers l'action politique.

Dans son ouvrage, *Devant les idoles*, il systématise son argumentaire et dénonce le « Collectivisme et l'Industrialisme, formes démocratiques de la tyrannie éternelle (...) ». Le Traité de Versailles est une « mystification » qui trahit la « signification » de la guerre. Le conflit avait réhabilité « les antiques valeurs créatrices de la civilisation, la sainte inégalité des mérites, le dévouement, la discipline, la hiérarchie et enfin l'autorité d'un seul chef ». Développant une rhétorique du complot, Vallery-Radot critique l'Union sacrée, dont le but a été d'évincer Albert Ier de Belgique, le Maréchal Foch et le Pape des négociations de paix : « Le Guerrier, le Roi, le Pape, cela va ensemble, cela signifie trop de grandes choses pour ne pas

---

<sup>112</sup> Georges Goyau, « Toast au banquet de clôture », *Les Lettres*, juillet 1922, p. 10. Joseph Huby, « La Semaine des écrivains catholiques », *Les Etudes*, 20 juillet 1922, p. 200.

<sup>113</sup> Bernoville tentera de convaincre Jammes de donner aux *Lettres* une chronique régulière d'impressions personnelles. Jammes refuse arguant que ses livres « sont à portée de toutes les mains et que, vous ni personne, ne sauriez me pousser à surenchérir sur mon moi sentimental ». Cf. F. Jammes, *Les Lettres*, mars 1928, p. 272-274.

## Version de travail

offenser des démocraties laïques ; c'est du Passé, du Passé qu'on hait<sup>114</sup>. » Il ne s'explique pas l'absence de réaction des catholiques.

C'est alors que ses préventions à l'égard de l'Action française vont s'estomper. D'autant que Vallery-Radot est conforté dans ses analyses par le rapprochement des catholiques et de la République. La reprise des négociations entre Paris et Rome conduit en 1921 au rétablissement des relations diplomatiques. Les années 1920 sont donc marquées par l'acceptation de l'idée de laïcité de l'Etat par une partie des catholiques<sup>115</sup>. Ce « second ralliement », Vallery-Radot le condamne. Il n'y voit que renoncement et concessions. Conséquemment, l'agnosticisme de Maurras n'apparaît plus comme un obstacle. C'est ainsi qu'en 1920, à la demande de Bernard de Vésins, personnage important de la ligue, il accepte de prendre la direction de la section d'Action française de Versailles. Cette même année, Maurras lui ouvre les colonnes du quotidien nationaliste.

Il participe aussi avec Jacques Maritain, Henri Massis et Jean Maxence, à *La Gazette française*, créée en 1924 par un disciple de Maurras, Amédée d'Yvignac. Cette revue se veut un organe de « politique chrétienne » adossé à l'Action française dont le but est de résoudre les désaccords entre catholiques et nationalistes.

Pour Vallery-Radot, seul le régime monarchique peut assurer l'avenir de la France. Simultanément à son engagement dans la ligue nationaliste, il mène une action au sein des milieux royalistes qui gravitent autour de la Maison de France. Politique et mondanités se mêlent : il profite de ses voyages en Belgique, où il donne pendant les années 1920 de nombreuses conférences, pour se rendre au Manoir d'Anjou, où réside le Duc de Guise et ses proches. Il est établi que jusqu'au début des années 1930 il fréquente assidûment les partisans de la Maison de France. Le peintre Maurice Denis, dans son *Journal*, évoque visites ou dîners en présence de la Comtesse de Guise auxquels prend part Vallery-Radot<sup>116</sup>. Il est aussi membre du Comité Royaliste de la Seine où il côtoie André Bellessort, Vincent de Vilmorin où encore le général Paris. Notons que souvent, les cadres des Comités royalistes sont des militants d'Action française<sup>117</sup>.

---

<sup>114</sup> R. Vallery-Radot, *Devant les idoles*, Perrin, 1921, p. 2, 33, 51 et 63.

<sup>115</sup> Cf. Jean-Marie Mayeur, *La question laïque, XIXe-XXe siècle*, Fayard, 1997, p. 111-120.

<sup>116</sup> Maurice Denis, *Journal*, tome 3, 1921-1943, La Colombe, 1959, p. 150 et 155.

<sup>117</sup> Bruno Goyet, *Un rôle politique : Henri d'Orléans, comte de Paris, 1908-1940*, thèse d'histoire, I.E.P. Paris, 1995, p. 357 sq.

## Version de travail

La correspondance avec Jammes révèle les épreuves que traverse alors Vallery-Radot. On perçoit, avec une particulière acuité dans les lettres de 1923 à 1929, combien la séparation d'avec sa femme, les difficultés à composer son œuvre, sa déception devant l'action politique des catholiques, alimentent une « dépression » chronique. Il parle à Jammes de ses espoirs perdues (23 juin 1923). Sa foi se fait moins ardente, l'amertume le ronge, sinon le doute : « Je poursuis ma route, dans la nuit, sans comprendre ne pouvant offrir à Dieu qu'une résignation sèche et sans consolation » (10 février 1924). Il accomplit un pèlerinage en Terre Sainte, puis à Rome, dont il rend compte dans un livre<sup>118</sup>. En 1926, s'il avoue que sa « terrible dépression » est terminée, et qu'il reprend « avec passion » ses travaux, il confie aussi à Jammes – qu'il considère toujours comme son « guide », son « confident, la voix même de [ses] rêves confus » –, que sa « vie comblée au début de toutes les grâces de Dieu s'est assombrie et creusée d'abîmes (...) » (7 mai [1926]).

C'est à ce moment qu'intervient un événement qui bouleverse en profondeur les milieux catholiques de l'entre-deux-guerres : la condamnation de l'Action française par Pie XI. En août 1926, le Cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux publie un texte appelant les catholiques à s'éloigner de l'Action française. Peu après Rome s'engage : le Pape refuse le « politique d'abord » de la doctrine maurrassienne, qui place l'action de l'Eglise en retrait. Refus d'autant plus nécessaire que Rome se rapproche alors de Paris, ce qui rend obsolète l'opposition systématique au régime républicain<sup>119</sup>. Pour certains, comme le philosophe Etienne Borne, cette condamnation permet aux catholiques français de sortir « (...) par des moyens d'un autoritarisme explicable, mais excessif, de la dictature que l'Action Française faisait subir dans l'Eglise aux intelligences et aux consciences<sup>120</sup>. » Pour beaucoup, se fut une rupture déchirante. Si le refus de Maurras de se soumettre au Pape est pour nombre de catholiques injustifiable, il n'apparaît pas moins que ce désaveu de l'Action française est le signe d'une acceptation du monde moderne, notamment du régime républicain et de la démocratie. Maurice Denis, qui démissionne de l'Action française afin d'obéir au Pape, écrit alors : « C'est pour moi l'effondrement

---

<sup>118</sup> *La Terre de vision. Récit d'un pèlerin*, Perrin, 1924, 271 p.

<sup>119</sup> Eugen Weber, op.cit., p. 262 sq.

<sup>120</sup> « Souvenirs de l'autre temps », *La Vie intellectuelle*, août-septembre 1956, p. 102-103.

## Version de travail

de toutes mes idées sur l'obéissance que je croyais limitée... sur mon devoir français, sur le meilleur ordre politique, sur le rôle de l'intelligence<sup>121</sup>. » Cette condamnation éloigne des intellectuels catholiques de l'Action française, si ce n'est de ses doctrines. Pour Vallery-Radot, cette concession à la République sonne le glas de ses espoirs. Si l'analyse de son attitude à ce moment clé dépasse le cadre de cet article et de sa relation avec Francis Jammes, on peut néanmoins dire que sa soumission aux directives vaticanes aura pour contrepartie la radicalisation de son combat politique.

Après la condamnation de l'Action française, Robert Vallery-Radot s'engage, avec son ami Georges Bernanos – qui, lui, est revenu à l'Action française pour marquer sa protestation<sup>122</sup> –, dans les revues créées par de jeunes intellectuels catholiques, fortement influencés par Maurras, mais qui entendent se libérer de la tutelle du mouvement nationaliste<sup>123</sup>. On trouve ainsi sa signature dans *Les Cahiers* fondés en 1928 par Jean Maxence qui accordent une place importante au problème religieux et littéraire. Il participe aussi à la revue de Jean de Fabrègues, un ancien secrétaire de Maurras, *Réaction (pour l'ordre)*, où il publie un article dénonçant l'idéologie issue de la Déclaration des droits de l'homme et développe, pour la première fois systématiquement, des attaques contre la Franc-maçonnerie<sup>124</sup>. Jean de Fabrègues, dans une lettre à Maurras se réjouit de la participation de Bernanos et de Vallery-Radot à sa publication : « c'est pour nous un symbole », affirme-t-il<sup>125</sup>. On le voit, l'engagement des deux hommes représente une force pour les jeunes générations de catholiques d'extrême droite.

En 1931, Vallery-Radot travaille pour l'homme d'affaire François Coty, qui avait créé le quotidien *l'Ami du peuple* en 1928, puis racheté le *Figaro*. À son initiative, Bernanos donne des articles au *Figaro* à partir de novembre 1931. Mais cette collaboration ne dure que quelques mois : Coty, qui manifeste le souhait de rassembler autour de lui la droite nationaliste, est violemment attaqué par l'Action française. Bernanos, lui aussi pris à parti rompt avec Maurras au printemps 1932 et quitte la presse de Coty. Cette polémique atteint Vallery-Radot, déjà réticent à poursuivre sa collaboration

---

<sup>121</sup> Maurice Denis, *Journal*, op.cit, p. 64.

<sup>122</sup> Voir Serge Albouy, *Bernanos et la politique*, Toulouse, Privat, 1980, p. 91 sq.

<sup>123</sup> Cf. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30*, Seuil, 1969, 493 p.

<sup>124</sup> R. Vallery-Radot, "Qui t'a fait roi ?", *Réaction*, n°2, 5 mai 1930, p. 33-37.

<sup>125</sup> Lettre s.d., in *Cher Maître... Lettres à Charles Maurras*, Christian de Bartillat, 1995, p. 116.

## Version de travail

du fait de difficultés internes au quotidien : il s'éloigne du *Figaro* et de l'*Ami du peuple* quelques temps après la démission de son ami<sup>126</sup>.

Les relations entre Jammes et Vallery-Radot, telles qu'elles nous sont rendues par la correspondance dont nous disposons, sont encore fortes dans les années 1930. « Que tu es donc parfait – jusque dans ton autorité. Jamais tu ne m'as déçu. On te retrouve le même », écrit Jammes à son cadet. Leur lien se trouve sans doute secrètement renforcé par les communes difficultés qu'ils rencontrent pour imposer leurs œuvres, comme on peut le lire dans la remarque où Jammes, comparant Vallery-Radot à Mauriac, trouve ce dernier « endurci par les milieux où il vit et par son arrivisme déjà légendaire (...) » (28 avril 1928). Vallery-Radot se fait désormais le médiateur entre les éditeurs et Jammes pour l'aider à publier ses livres (12 mars 1933). En 1935, Jammes introduit le volume de poésie *De tout temps à jamais* par une charge sévère contre une « critique indigne d'écrire, la plupart du temps corrompue par l'argent de la publicité, la politique, l'opportunisme, la soif des honneurs (...) »<sup>127</sup>.

Au début des années 1930, Robert Vallery-Radot se concentre sur la production d'essais politiques. Comme il l'explique dans la préface à la réédition de son ouvrage de 1913, *L'Homme de désir*, « Maintenant des tâches plus sévères que l'invention romanesque nous sollicitent<sup>128</sup>. » Il écrit une biographie de Félicité Robert de Lamennais : la vie de ce penseur ultramontain – « prêtre malgré lui » devenant « le prophète de la liberté » –, qui voyait en Rome le centre de la catholicité et luttait pour une Eglise dissociée des conciliations du pouvoir temporel, lui permet de dénoncer à nouveau la faiblesse de certains catholiques qui acceptent la démocratie. Un critique de la revue maurrassienne *Latinité* place ce portrait de Lamennais entre *la Grande peur des biens pensants* de Bernanos et le *Napoléon* de Jacques Bainville<sup>129</sup>. Vallery-Radot s'oriente alors vers le pamphlet : il donne à la maison Grasset une série d'ouvrages, au ton souvent violent, qui dénonce la Franc-maçonnerie comme étant à l'origine des maux de la société française. Il l'accuse notamment d'avoir prolongé la guerre afin

---

<sup>126</sup> Voir Jean-Loup Bernanos, op.cit, p. 237 sq. Voir la lettre à F. Jammes du 12 mars 1933.

<sup>127</sup> F. Jammes, *De tout temps à jamais, poésie*, Gallimard, « Préface », p. 7.

<sup>128</sup> *L'Homme de désir. Roman*, Paul de Montaignac, 1936 (nouvelle édition), p. 15.

<sup>129</sup> *Lamennais ou le prêtre malgré-lui*, Plon, 1931, 398 p. Et Louis Buzzini, *Latinité*, n°12, décembre 1931, p. 359-369.

d'asseoir son pouvoir. Prenant appui sur les courants les plus traditionalistes de l'histoire et de la philosophie, il déroule à longueur de pages, des idées inspirées d'Augustin Cochin le « lucide historien de la sociologie révolutionnaire », à qui il dédie son livre<sup>130</sup>. Du *Temps de la colère* (1932) à *La Franc-maçonnerie vous parle* (1941), en passant par *Dictature de la maçonnerie* (1934), *Les Furieux de la paix* (1936) et *Israël et nous* (1940), il fustige pêle-mêle, sans relâche et d'une plume que la virulence n'effraie pas, les partis politiques, la démocratie, le capitalisme, le régime républicain, les démocrates chrétiens, la Société des nations, le communisme ou l'alliance judéo-maçonnique... Dans cette logique de dénonciation, fort répandue dans les milieux catholiques, les frontières entre l'antimaçonnisme et l'antisémitisme sont floues<sup>131</sup>. *Le Temps de la colère* est violemment attaqué par les catholiques groupés autour de *La Vie catholique* fondée par Francisque Gay en 1924. Cet hebdomadaire, qui à sa création se veut un lieu où toutes les sensibilités politiques catholiques peuvent s'exprimer – s'y côtoient par exemple les signatures de Gaston Tessier et d'Henri Massis, de Paul Archambault et de Vallery-Radot –, devient après la condamnation de 1926 le haut lieu de la défense des directives pontificales contre les maurrassiens insoumis<sup>132</sup>. Le chroniqueur de la rubrique littérature, Jean Soulairol, dénonce *Le Temps de la colère* comme un « livre anticatholique [et] antichrétien au premier chef ». Il déplore que Vallery-Radot, autrefois « un des chefs du mouvement catholique en France », insinue que Benoît XV et Pie XI aient été influencés dans leurs actions par les Francs-maçons. Ce type d'argumentation « illustre malheureusement aujourd'hui les ravages que l'esprit de Maurras a pu faire<sup>133</sup>... »

### Les « illusions fascistes »

L'invasion de l'Éthiopie par Mussolini, puis la guerre d'Espagne voit Vallery-Radot s'engager dans les combats pour la suprématie de l'Occident chrétien. Il signe, aux côtés d'académiciens et d'intellectuels de l'extrême droite, le Manifeste d'intellectuels français pour la défense de l'Occident, qui réclame la levée des sanctions que la Société des Nations a infligées à

---

<sup>130</sup> *Le temps de la colère*, Grasset, 1932. Il s'agit de la dédicace de l'ouvrage.

<sup>131</sup> Voir Pierre Pierrard, *Juifs et catholiques français*, Cerf, 1997, 456 p.

<sup>132</sup> Élisabeth Terrenoire, *Un combat d'avant garde, Francisque Gay et « La Vie catholique »*, Bloud et Gay/Cerf, 1976, 230 p.

<sup>133</sup> Jean Soulairol, *La Vie catholique*, 25 juin 1932, p. 9 et 10.

## Version de travail

l'Italie mussolinienne après l'agression de l'Éthiopie<sup>134</sup>. Francis Jammes choisit alors, avec notamment Maritain, Claudel et Mauriac, de signer le Manifeste pour la justice et pour la paix, qui dénonce dans l'invasion italienne, les dangers d'une guerre européenne<sup>135</sup>. Au moment de la guerre civile espagnole, Vallery-Radot s'associe au « bi-mensuel franco-espagnol » *Occident* qui œuvre à rallier à la « croisade » de Franco les catholiques hésitants. Il est membre d'un comité d'action dirigé par l'historien Bernard Faÿ, « Solidarité d'Occident », qui travaille à la reconstruction des sanctuaires détruits<sup>136</sup>. Francis Jammes retrouve son disciple à l'occasion de ce combat pour la « Civilisation » : le poète d'Hasparren a signé le Manifeste aux intellectuels espagnols publié par *Occident*, où avec Claudel, Henri Massis, Abel Hermant ou Robert Brasillach, pour n'en citer que quelques-uns, il voit en Franco un rempart contre l'avancée du bolchevisme en Europe<sup>137</sup>.

Au moment où les catholiques sont profondément divisés par la Guerre civile espagnole, le fascisme mussolinien et par l'attitude à tenir face à l'Allemagne nazie, les principaux acteurs de la « renaissance littéraire catholique » s'associent pour rendre un hommage solennel à Francis Jammes. Le patriarche, dont l'œuvre est célébré au Théâtre des Champs-Élysées le 26 octobre 1937, parvient, au-delà des divergences politiques à réunir Paul Claudel, engagé dans la défense de la « croisade » franquiste et François Mauriac qui soutient le peuple basque. Plus de 3000 personnes sont présentes. Au moment de l'Exposition universelle, cette cérémonie organisée à l'initiative du *Figaro* est l'ultime hommage du Tout-Paris littéraire au poète béarnais : *L'Echo de Paris* du 28 octobre 1937 décrit le « triomphe de Francis Jammes ». Paul Claudel et François Mauriac l'encadrent à la tribune. Claudel avait vanté dans le *Figaro* les mérites de l'œuvre de Jammes. Mauriac parle de sa découverte des poésies jammistes, de leurs importances pour lui et pour ses amis aujourd'hui disparus, André Lafon et Jean de La Ville de Mirmont. Il livre à son aîné : « Ce que vous

---

<sup>134</sup> Dans *Le Temps* du 4 octobre 1935. Voir Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions aux XXième siècle*, Fayard, 1990, p. 92 sq.

<sup>135</sup> Publié dans *l'Aube*, 17 octobre 1935 repris dans *Sept* (18 octobre 1935) et *La Vie catholique* (19 octobre 1935).

<sup>136</sup> *Occident*, 10 juillet 1938, p. 1.

<sup>137</sup> *Occident*, 10 décembre 1937. Voir David Wingeate Pike, *Les français et la Guerre d'Espagne, 1936-1939*, P.U.F., 1975, 467 p.

## Version de travail

fûtes pour l'adolescent, vous l'êtes demeuré pour le romancier aux tempes grises<sup>138</sup>. » Au cours de son allocution Jammes « remercie son cher François » ; il le tutoie, comme s'en souviendra Claude Mauriac, « négligeant Paul Claudel assis à sa gauche ». Selon le même récit, quelques jours plus tard Jammes retrouve pour un dîner, ses enfants, Bernadette et Paul, et des amis, dont Robert Vallery-Radot, son frère Georges et son fils Jacques. À François Mauriac, qui a rejoint les convives, Francis Jammes dit à propos de l'hommage qui lui a été rendu : « Jamais homme ne m'a ému comme tu m'as ému l'autre soir. Car je regrette de te l'apprendre : tu as du cœur<sup>139</sup>. » Si rien ne nous permet d'affirmer que Vallery-Radot était présent au Théâtre des Champs Élysées, sa présence à ce dîner en l'honneur de son maître nous conduit à le supposer.

Un an plus tard, la maladie tient alité le poète d'Hasparren. Dans une chronique du *Figaro* intitulée « Lettre à Francis Jammes » Mauriac écrit, « Voilà le monde que vous nous avez donné : cette nuit murmurante autour du lit où le poète est étendu et souffre. Le poète, seul bienfaiteur de l'homme, seul ami ! » Devant les indécisions du temps, qu'il suppose lourdes de conséquences, il affirme « Mais vous Jammes vous êtes une certitude (...) »<sup>140</sup>. Moins d'un mois plus tard, le 1<sup>er</sup> novembre 1938, le poète décède. Les hommages de Claudel et de Mauriac se croisent dans le *Figaro*. Le premier écrit : « Je perds un frère, la France perd un grand poète, une voix en cessant approfondit le silence d'angoisse qui s'étend sur notre pays. » Le second s'adresse directement au poète disparu : « Cher Jammes, je vous ai admiré et aimé entre tous mes maîtres. Je suis fier d'appartenir à une génération qui n'a jamais insulté ses aînés (...) ; vous m'avez ouvert les yeux sur les beautés du monde. »<sup>141</sup>

On peut situer la fin de l'âge d'or de la « renaissance littéraire catholique » en tant que mouvement au début des années trente avec le spectaculaire échec de la revue *Vigile* lancée par l'abbé Altermann, Charles Du Bos et François Mauriac, qui en est la dernière, et bien faible, étincelle. Revues et organisations du « renouveau littéraire » sombrent corps et biens,

---

<sup>138</sup> *Le Figaro*, 23 octobre 1937, p. 1 et F. Mauriac, *Paroles perdues et retrouvées*, op.cit., p. 106.

<sup>139</sup> Claude Mauriac, *Le Temps immobile*, Grasset, 1974, tome 1, p. 585-590.

<sup>140</sup> *Le Figaro*, 13 septembre 1938, p. 1.

<sup>141</sup> P. Claudel, *Le Figaro littéraire*, 5 novembre 1938, p. 5. F. Mauriac, *Le Figaro*, 2 novembre 1938, p. 1.

## Version de travail

à l'image des *Lettres* et de la Semaine des écrivains catholique. Paradoxalement – mais en apparence seulement –, cette « renaissance » et son échec a ouvert les possibilités d'une reconnaissance de la littérature catholique ainsi partiellement débarrassée de l'image bien pensante et moraliste qu'elle véhiculait. En effet, si la question du moralisme en littérature, qui traverse la quasi-totalité des débats littéraires du siècle, est loin de quitter le devant de la scène, l'échec d'une certaine conception *politique* de la littérature qui a prévalu au sein de la « renaissance littéraire catholique » telle que la concevait Vallery-Radot et Bernoville, est rendu patent par l'avènement d'une vision qui conçoit l'art comme relevant, pour une part, de mécanismes autonomes – les règles de l'art –, que symbolise parfaitement la réussite de la collection *Le Roseau d'Or* dirigée par Jacques Maritain<sup>142</sup>. En dehors des milieux intellectuels catholiques, ce pôle est représenté par la *Nouvelle revue française*, et à ce titre, la reconnaissance qu'obtient Mauriac au sein de la revue de Gide est significative<sup>143</sup>.

La trajectoire de Robert Vallery-Radot qui le voit s'investir de plus en plus radicalement dans le combat politique dans les années trente, puis quarante, montre les impasses, d'un point de vue artistique de la « renaissance littéraire catholique ». Nous avons vu comment progressivement il délaisse la littérature au profit de l'essai politique. Ses « illusions fascistes<sup>144</sup> » comme il ne l'analysera que bien plus tard, le font collaborer en 1937 au *Pays libre* de l'antisémite Pierre Clémenti, animateur du Parti Français National-communiste, crée au lendemain des émeutes du 6 février 1934. À nouveau engagé volontaire en 1940 dans l'Etat-Major, il rejoindra ensuite Vichy ou avec Marquès-Rivière et Bernard Faÿ il anime les *Documents maçonniques*<sup>145</sup>. Il écrit dans l'hebdomadaire collaborationniste *La Gerbe* d'Alphonse de Chateaubriant et dans des revues de propagande du régime de la révolution nationale comme *France. Revue de l'Etat nouveau*. Un temps directeur d'un peu connu et peu efficace

---

<sup>142</sup> Voir mon article : « L'artiste et le sacré : J. Maritain et l'« affaire de la *Jeanne d'Arc* » de Joseph Delteil », *Cahiers Jacques Maritain*, n°36, juin 1998, p. 15-39.

<sup>143</sup> Gisèle Sapiro, « Salut littéraire et littérature du salut. Deux trajectoire de romanciers catholiques : François Mauriac et Henry Bordeaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°111-112, mars 1996, p. 36-58.

<sup>144</sup> Robert Vallery-Radot cité par François Vallery-Radot, art.cit., p. 136.

<sup>145</sup> Dominique Rossignol, *Vichy et les Francs-maçons. La liquidation des sociétés secrètes, 1940-1944*, Lattès, 1981, p. 26 sq, 41 et 163 sq.

« Bureau des liaisons européennes » basé à Vichy, éditeur d'une feuille intitulée *Troisième Europe*, qui entend assurer la promotion d'une « Europe nationale et socialiste », Vallery-Radot est au sortir de la guerre inscrit sur la « liste noire » du Comité national des écrivains. En 1947, lors du procès du « Service des sociétés secrètes », il est condamné par contumace à la réclusion perpétuelle.

Il trouvera finalement refuge dans une abbaye, et c'est vêtu de l'habit blanc des trappistes qu'au printemps 1952, quelques mois après la première loi d'amnistie, il revient à Paris pour se présenter devant les instances judiciaires<sup>146</sup>. Laissé libre dans l'attente d'un supplément d'informations, Vallery-Radot sera acquitté des charges qui avaient été retenues contre lui au sortir de l'Occupation. En juillet 1953, est votée la seconde loi d'amnistie qui annule les mesures prises à la Libération. En août 1953, à près de 68 ans, Robert Vallery-Radot est ordonné prêtre à l'abbaye cistercienne de Bricquebec dans la Manche : il devient le R.P. Irénée Vallery-Radot et s'attache alors à une nouvelle œuvre. En 1956, il publie au Cerf *La Mission de Dom Vital Lehodey*, puis il entreprend une vie de Bernard de Fontaines dont les deux volumes paraîtront en 1963 et 1969<sup>147</sup>.

Cette étude lui fut inspirée par la lecture, au printemps 1943, des travaux du philosophe Etienne Gilson sur la mystique de saint Bernard. Vallery-Radot, dans l'avant propos qu'il donne au premier tome de cette biographie, établit un lien entre cette vie de Bernard de Clairvaux – abbé animé d'une vie mystique intense, adepte d'une austérité mortifiante et d'une spiritualité se voulant inspirée directement du Christ – et ses « intuitions de jeunesse lorsque, trente trois ans plus tôt, « [il] prenai[t] une part active à l'étonnant printemps des lettres catholiques qui précéda la guerre de 1914 ». Dans une ultime relecture de la « renaissance littéraire catholique », il s'associe à Henri de Lubac qui, dans l'ouvrage *Eglise et Esprit*, rendait hommage aux poètes qui furent les « annonciateurs » d'un renouvellement de l'enseignement de la théologie, de la liturgie et de l'exégèse : Bloy, Péguy et Claudel. « Nous aurions tort de boudier leur message parce qu'il s'agit de poètes, ou qu'ils méconnaissent trop la simple histoire, ou même qu'ils font preuve d'injustice à l'égard de la critique. Ils ont aidé à renouer avec la plus authentique tradition » constatait De Lubac, éclairant d'une autre lumière

---

<sup>146</sup> *Le Monde*, jeudi 27 mars 1952, p.16 et François Vallery-Radot, art.cit., p. 137.

<sup>147</sup> Voir Pierre Fisson, « Un trappiste parle... », *Le Figaro littéraire*, 28 novembre-4 décembre 1963, p. 5 et André Billy, *Le Figaro*, 28 juillet 1969.

## Version de travail

l'œuvre de poètes catholiques sur laquelle Vallery-Radot à l'automne de sa vie – il décède le 3 février 1970 –, devait porter un regard maintenant lointain<sup>148</sup>.

Hervé Serry  
Allocataire de recherche  
G.E.O.D.E. – Université Paris X-Nanterre

---

<sup>148</sup> [Robert] Irénée Vallery-Radot, *Bernard de Fontaines, abbé de Clairvaux*, tome 1, Tournai, Desclée, 1963, p. 7. Henri de Lubac cité p. 8.